

La Version de Genève conduit à cette Explication. Mais quand on consulte d'autres Traducteurs, la Ponctuation n'est plus la même. Ceux de Berlin, par exemple, ont rendu ce Texte de cette manière : *Honore ton Père & ta Mère. C'est là le premier Comandement; & il est acompagné de cette Promesse, afin que tu sois heureux, & que tu jouisses d'une longue vie sur la Terre.*

Il est difficile de décider entre ces deux Ponctuations différentes. Mais après avoir vu le sens qui résulte de la Version de Genève, faisons la même chose pour celle de Berlin. On y trouve deux Propositions bien distinctes. L'une que le Précepte d'honorer son Père & sa Mère est le premier Comandement; l'autre qu'il est acompagné de la Promesse d'une Vie longue & heureuse sur la Terre.

La difficulté est de pouvoir donner quelque sens raisonnable au premier Membre de cette Proposition. Comment peut-on dire que ce Précepte est le premier Comandement? Ceux qui ont ainsi détaché ces paroles, les expliquent de cette manière dans une Note, *C'est le premier Comandement, savoir de la II. Table, que St. Paul appelle souvent la Loi, Rom. XIII. 8. & même toute la Loi, Gal. V. 14.* Mais pour trouver ce sens, il faut

ajouter aux paroles de *St. Paul*, puis qu'il ne fait aucune mention de la II. Table. D'ailleurs, il n'étoit pas fort nécessaire d'avertir que ce Précepte comence la seconde Partie du Décalogue. Personne n'ignore la place qu'il y ocupe. Voions donc si, en conservant cette Ponctuation, on ne pourroit pas doner à ces paroles ainsi détachées, quelque sens satisfaisant.

Quand un Texte est obscur, & qu'il n'excite aucune idée dans l'esprit, on doit d'abord se défier de la Version, & examiner si l'on ne pourroit point le traduire autrement. Suivant cette Règle, le soupçon pourroit tomber ici sur le mot de *Premier*, que peut être l'on n'a pas pris dans son véritable sens. Ce terme, outre sa signification propre & naturelle, a aussi un sens figuré, & cela dans les Langues mortes, come dans la nôtre. Ordinairement il marque une distinction de tems & de lieu. On dit, par exemple, qu'un Homme est le *premier en date*, ou qu'il est arrivé le *premier* dans un tel lieu. Mais outre ce sens littéral, ce mot, dans le sens figuré, marque aussi une supériorité de rang ou de mérite. Le *Premier* Président, c'est celui qui est au dessus des autres. On dit en *France*, que les Evêques sont du *premier* Ordre dans le Clergé. On a dit de

So-

*Socrate*, qu'il étoit le premier Home de son siècle, pour la Morale, c'est à dire qu'il surpassoit tous les autres Maitres dans la manière de l'enseigner. Ce mot de *Premier* s'emploie demême d'une manière figurée dans la Langue Grèque. Les Dictionnaires disent, qu'il signifie, *principal*, ou *qui tient le premier rang*.

Il y auroit encore un petit changement à faire à nôtre Version. Il ne faudroit pas traduire, que le Précepte d'honorer son Père & sa Mère est le Comandement principal, mais *un des principaux Comandemens* \*.

Pour entrer dans la pensée de *St. Paul*, il n'y a donc qu'à prendre le mot de *Premier* dans un sens figuré, & doner un peu plus de latitude à ce qu'il dit de ce Précepte d'honorer son Père & sa Mère. Il n'est pas vraisemblable, qu'il ait employé le mot de *Premier* dans le sens littéral, pour nous marquer simplement la place que ce Précepte ocupe dans le Décalogue. Il a voulu dire quelque chose de plus, c'est que ce Comandement est d'une grande importance, qu'il est un

P 4

des

\* Il faut remarquer que dans le Grec, il n'y a point d'Article avant les mots de *Premier Comandement*. Il faut donc s'en tenir à une idée plus générale, que celle que donent nos Versions, & traduire que c'est un des principaux Comandemens, c'est à-dire qu'il doit être rangé dans cette Classe.

des principaux, qu'il nous prescrit un Devoir essentiel, un Devoir capital & qui doit être rangé parmi les Devoirs du premier rang. *Honorés votre Père & votre Mère, qui est un des principaux Comandemens.*

S'il étoit nécessaire de prouver, que le mot de Premier se prend souvent d'une manière figurée dans l'écriture Ste. on ne seroit pas embarrassé à en trouver des exemples. *Jean-Baptiste* parlant de J. C. dans le I. Chap. de *St. Jean*, dit deux fois, que *JESUS* est le premier à son égard\*. C'est ainsi qu'il y a dans le Grec. Cela ne veut pas dire que *Jésus* fût venu au Monde avant lui. *Jean* étoit son aîné. La Mission du Précurseur avoit aussi précédé celle du Sauveur. *Jean* veut donc dire, que *Jésus* étoit plus que lui, ou come a traduit notre Version, qu'il étoit plus excellent. Quand il est dit, dans les Actes des Apôtres, que les Premiers d'entre les Juifs vinrent trouver le Gouverneur Romain, pour acuser Paul\*\*. On voit assez, que par ces Premiers d'entre les Juifs, il faut entendre les principaux, les plus considérables de la Nation.

Il faut encore mettre dans la même Classe ce que *St. Matthieu* nous rapporte, dans le XXII. Chap. de son Evangile. Un Docteur de

\* Jean I 30.

\*\* Act. XXV. 2;

de la Loi fit un jour cette Question à J. C. *Quel est le plus grand Comandement de la Loi ?* Jesus lui répondit, *Vous aimerés le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur &c. C'est là le premier & le plus grand Comandement.*

Il ne fût pas de prendre ici le mot de *Premier* dans son sens littéral. J. C. a voulu dire quelque chose de plus, c'est que ce Comandement est le plus important de tous ; *le premier & le grand Comandement.* Cette seconde Epitète détermine le sens de la précédente. D'ailleurs la Question qu'on faisoit à J. C. ne tendoit pas à favoir de lui quel est le Comandement qui est rangé avant les autres dans le Décalogue. Ce n'étoit pas une demande à faire, mais celui qui intèrogeoit le Sauveur vouloit favoir de lui, quel est le Précepte, dont l'observation est la plus indispensable.

Ce qui fait que la plupart des gens expliquent dans le sens littéral ce que J. C. dit dans le sommaire du Décalogue, que l'Amour de Dieu est le *premier Comandement*, c'est ce qu'il ajoute immédiatement après, *Et le second qui lui est semblable.* Le terme de *Premier* & celui de *second* s'expliquent, dit-on, l'un l'autre. Cependant il est très vraisemblable, que J. C. n'a point eu en vue dans cet endroit l'arrangement de ces Préceptes dans le Dé-

Décatalogue. Il ne pouvoit pas dire que l'Amour du Prochain fut le II. Comandement. Tout le monde fait, que c'est la défense de l'Idolatrie, qui ocupe cette place. Mais l'Amour du Prochain est le second, parce qu'il a le second degré d'importance. Voici donc ce qu'a voulu dire J. C. en donnant le sommaire de la Loi. L'Amour de Dieu est le Comandement le plus important, celui dont l'observation a le plus d'influence sur le Salut; & un second Comandement, un autre Devoir qui va presque de pair avec celui-là, c'est l'Amour du Prochain.

Demême quand *St. Paul* dit, selon nos Versions, que le Précepte d'honorer son Père & sa Mère, est *le premier Comandement*, son intention n'a pas été de nous apprendre simplement la place qu'il a dans la II. Table du Décatalogue; mais il a voulu nous marquer le rang que nous devons lui donner dans notre Esprit, & nous le faire regarder come un Devoir du premier ordre. Il a voulu nous marquer le degré d'importance qu'il faut lui assigner.

Il n'est pas difficile de faire voir que le Précepte d'honorer son Père & sa Mère est *un des premiers Comandemens*, je veux dire qu'il doit être regardé come du premier rang. Je ne dois pas négliger de remarquer, qu'après les

Devoirs qui regardent Dieu , dans le Décalogue , le Législateur a placé immédiatement ce que nous devons à nos Parens. Leur manquer de respect & d'obéissance , c'est blesser ce que nous devons le plus révéler après la Divinité \*.

Nous devons les vénérer come des Personnes dont il a plû à Dieu de se servir , pour nous doner la vie , pour nous fournir toutes les choses nécessaires à nôtre conservation , jusqu'à ce que nous fussions en état de nous les procurer nous mêmes. Nous devons les regarder come le Canal des graces du Ciel. Après Dieu, ce sont donc nos Parens, qui méritent le mieux nôtre amour & nos respects.

Les Philosophes Païens nous ont doné de sages Leçons là dessus. Rien n'est plus beau sur tout que ce que dit *Platon*. „ Il veut que „ nous regardions nos Pères & nos Mères „ come des Images vivantes de la Divinité. „ Malgré leur grand âge , nous devons nous „ dire , que ce sont des Trésors précieux „ pour nous. Il ajoute , que celui qui a son „ Père & sa Mère , même cassés de vieillesse, „ doit les regarder come des Personnes très „ respectables , & se persuader qu'il n'aura „ jamais de Divinité Tutelaire plus pré- „ sente,

\* Chez les Hébreux le violement notoire & malicieux de cette Loi , étoit puni de mort.

„ fente , s'il est assez heureux pour leur ren-  
 „ dre le respect qui leur est dû. Il conclut  
 „ de cette manière , qu'il n'y a pas de moien  
 „ plus sûr de plaire à la Divinité , que d'ho-  
 „ norer son Père & sa Mère\*.

Si dans le Décalogue ce Comandement est à la tête de ceux qui regardent le Prochain, c'est à cause de son importance. L'intérêt de la Société prescrit ce Devoir , d'une manière indispensable. Le bien public veut absolument que les Pères prennent soin de leurs Enfans. Il faut donc nécessairement qu'ils se laissent conduire à leurs Supérieurs. Afin qu'on puisse les instruire & cultiver leur Esprit, il faut que dans cet âge tendre ils renoncent à leur propre volonté. Ils doivent être dans la sujettion jusqu'à ce que le tems & l'éducation aient amené la Raison. L'éducation suppose nécessairement de la docilité & de l'obéissance dans les Enfans, & sans l'éducation, que deviendrait la Société?

Réprésentons nous une Société où les Enfans ne déferent point aux exhortations de ceux qui sont chargés de leur conduite. Les idées de la Religion ne pourroient point être gravées dans leur Esprit & dans leur Cœur. Le respect dû à la Divinité s'affoiblirait à proportion que celui qui est dû aux Parens di-

\* De Legib. Lib. XI.



diminueroit. Alors le Vice règneroit sans obstacle. Les Passions les plus reuses, la haine, la division, la discorde, les autres de cette nature, troubleroit dans cette Société. Il faut ajouter, que si on n'obéit pas à son Père, on est exposé à se soumettre à ses autres Supérieurs. Et quand il n'y a pas de la Subordination dans un Etat, il est bien près de se défaire. Un Gouvernement où les Enfans n'obéissent point à leurs Pères, & prennent l'habitude de l'indépendance, doit donc périr entre leurs propres mains. Concluons que *St. Paul* a dit, avec beaucoup de fondement, que l'Explication que je propose, que le Père qui nous ordonne d'honorer nos Pères & Mères, est un des principaux Commandemens, un Devoir des plus essentiels, un dont l'observation est d'une très grande conséquence.

A ce premier motif *St. Paul* en joint un autre, tiré de la promesse faite à ceux qui honoreront leur Père & leur Mère. C'est un Devoir important, dit-il, & de plus il est accompagné de cette Promesse ; *Afin que vous prospériez & que vous jouissiez longtemps d'une Vie heureuse sur la Terre.*

Cette Promesse ne doit pas nous surprendre beaucoup, parce qu'elle a déjà été accomplie, il y a quelques années dans ce J

est  
main,  
téra  
e ma-  
vent  
in de  
ment  
rieurs.  
rtiver  
endre  
s doi-  
que le  
raison  
e la do-  
ans, &  
ociété?  
les En-  
ions de  
re. Les  
int être  
Cœur.  
iroit à  
Parens  
di-

On peut la considérer sous deux faces un peu différentes. D'abord come elle est proposée dans le Décalogue, & en suite come elle l'est ici. L'une étoit faite aux *Israélites* & l'autre est faite aux Chrétiens. Voila ce qui a dû y mettre quelque variété.

La Promesse ajoutée à ce Comandement fût d'abord acomodée aux circonstances où se trouvoit le Peuple *Juif*, quand Dieu publia la Loi. Il alloit les mettre en possession de la Terre de *Canaan*. Il faut donc d'abord regarder cette Promesse come Nationale, & adressée à tout le Peuple *Juif* en général. La bone Critique a encore fait découvrir, dans cette Promesse, une allusion au Crime de *Cam*, qui se rendit coupable d'une irrévérence à l'égard de son Père, qui lui atira la malédiction de ce Patriarche. Sa Postérité s'en ressentit, & fût chassée du Pais de *Canaan*. Dans le V. Comandement du Décalogue, le Législateur ordone donc aux *Israélites* de respecter leurs Pères & leurs Mères, s'ils ne veulent pas avoir, dans la suite, le même sort que les *Cananéens*. Il leur fait sentir, que le respect pour leurs Parens est le vrai moïen de leur faire posséder long-tems la Terre promise\*.

Ce qui m'a fait rapeller cette Explication

iii-

ngénieuse, c'est que nous l'avons vüe depuis peu dans le *Journal Britannique* de *M. Multy*, où l'on nous la done pour nouvelle. Elle est de *Mr. Barnouin* Ministre François de *Londres*. On la trouve dans le Mois d'Août de l'an 1751. sous le titre de *Lettre à l'Auteur de ce Journal sur le V. Commandemens* \*. L'allusion à l'irrévérence de *Cam*, l'efficacité des Bénédiction & des Malédiction Patriarcales, l'afermissement dans le Pais de *Canaan*, promis aux *Israélites*, & tout ce qui peut doner du jour à ce sujet, y est très bien exposé, mais avec la Complaisance d'un Auteur, qui vient de faire une découverte assez heureuse. Cependant cette Explication, avec tous les éclaircissemens nécessaires, avoit déjà parü dans le Siècle passé, come on l'a fait voir dans ce Journal-ci. *Mr. Des Maiseaux* la publia dans la *République des Lettres de Bernard*, Novembre 1700. & encore n'en étoit il pas l'Inventeur.

On doit néanmoins être persuadé, que *Mr. Barnouin* est dans la bone foi, & qu'il n'a point conu cette Dissertation. Il n'étoit pas né, quand elle fut imprimée. Aparemment il avoit consulté les Interprètes, & n'ayant trouvé cette Explication dans aucun d'eux, il aura jugé qu'elle étoit entièrement

in-

\* *Journ. Britan.* pag. 424.

inconüe. D'ailleurs sa Lettre a un air original, qui marque assez que ce qu'il nous donne est de son crû, & qu'il ne l'a pas emprunté d'autrui. C'est un préjugé en faveur de cette Explication. Elle doit paroître naturelle, par cela même qu'elle est venue dans l'Esprit de diférens Auteurs, qui ne se la sont pas communiquée.

Au reste cette Explication Critique ne doit être employée, que quand il s'agit de bien faire entendre le Décalogue. On ne sauroit faire atnés d'attention aux circonstances où se trouvoient les *Israélites*, quand Dieu leur dona sa Loi. Mais les *Ephésiens*, à qui *St. Paul* écrit, se trouvoient dans une toute autre position, & la Promesse du V. Commandement a dû être tournée un peu diféremment dans cette Epître. L'Apôtre la propose d'une manière plus générale, & qui convient à tous les Chrétiens. Il a retranché ce qui regardoit la Terre de *Canaan*, & nous promet le bonheur sur la Terre en général. Il présente cette Promesse, d'une manière qui peut convenir à tous les tems & à tous les lieux. *Moïse* parloit à sa Nation entière. *St. Paul* s'adresse à chaque Particulier du Christianisme.

Je laisse aux Prédicateurs à justifier l'accomplissement de cette Promesse faite par  
l'A-

l'Apôtre. La chose n'est pas difficile. Des Enfans soumis & dociles, qui profitent des sages Leçons que leur donent leurs Pères, s'affurent par là une Vie heureuse sur la Terre. La Vertu est le chemin le plus sûr pour se procurer le Bonheur. On pourroit même prouver, que des Mœurs bien réglées prolongent la Vie & conduisent à une heureuse Vieillesse, au lieu que de jeunes Débauchés travaillent, de plus d'une manière, à abrèger leurs jours.





# DISSERTATION

*En forme de Dialogue sur l'Existence d'un Dieu.*

**T**IMANTE. Qu'avez vous, *Mon cher Ariste*, vous me paroissés tout rêveur ?

ARISTE. Vous venés fort à propos, pour me tirer de ma mélancolie ; j'avois besoin d'un Esprit aussi enjoué que le vôtre, pour m'égaier.

TIMANTE. Vous êtes trop poli, *Mon cher Ami*, c'est plutôt dans votre Conversation qu'on trouve cet enjouement, qui plait & qui charme ; c'est votre Esprit, qui renferme l'utile & l'agréable. Mais, si je ne suis point trop curieux, quel étoit l'objet de vos réflexions ?

ARISTE. Un sujet qui m'occupe depuis plusieurs jours, & sur lequel je souhaiterois fort d'avoir des éclaircissements.

TIMANTE. Je voudrois être en état de vous en donner, mais, hélas ! je reconois mon ignorance & mon incapacité. Cependant pourroit on savoir ce qui occupe votre Esprit ?

ARIS-

ARISTE. Quel autre que vous pourroit dissiper mes doutes ? Je me félicite de vous avoir rencontré, & puisque vous me faites paroître de l'empressement à participer à mes peines, je vous dirai que je roulois dans mon Esprit, comment on devoit établir l'Existence d'un Dieu, sur des raisons solides, puisées uniquement des Notions communes, en faisant abstraction à la Révélation. Celles qui se présentoient, ne me satisfaisoient pas; cependant je sentois en moi même un violent desir d'en trouver, qui fussent de nature à dissiper les difficultés qui se multiplioient, à mesure que je pouvois mes réflexions. Voilà ce qui causoit l'inquiétude que je n'ai pu vous dissimuler.

TIMANTE. Il est d'un Esprit aussi philosophe que le vôtre, de n'admettre aucune proposition sans preuves suffisantes : Je loue vos recherches ; mais vous me surprénés, en me disant que les difficultés se multiplioient, à mesure que vous avanciez. L'Existence d'un Dieu est d'une évidence à ne laisser aucun doute : Nous avons plusieurs excellens Traités sur cette matière, des Argumens sans nombre, & chaque Objet, pour ainsi dire, nous rappelle l'idée d'un Créateur, dont les Perfections brillent dans les Ouvrages de la Nature.

ARISTE. Votre bonheur est digne d'envie, *Mon cher Timante*, d'avoir l'Esprit tranquille de ce côté, & je ne puis que me faire mauvais gré d'être aussi difficile que je le suis, à me rendre au grand nombre d'Argumens que les Savans de tous les Siècles ont entassés les uns sur les autres, pour établir un premier Principe. Mais le croirez vous ? C'est ce grand nombre qui me rend la chose suspecte. La Vérité, me disois je, n'a pas besoin de tant de preuves; une ou deux doivent suffire, & l'on ne peut que soupçonner ceux, qui agissent autrement, d'être eux mêmes persuadés que leur Cause est bien mauvaise, puisqu'il leur faut tant d'Armes pour la défendre. Aussi un Philosophe \*, distingué dans la République des Lettres, a raison de blâmer, dans sa *Logique*, la conduite de ces Persones, qui croient rendre un grand service à la Vérité, quand ils l'appuient de tout ce qui s'offre à leur Esprit, sans être fort délicats sur le choix des raisons les plus solides; semblables à ceux, qui dans le désespoir, se font des Armes de tout ce qui se présente : *Furor arma ministrat*. Je souhaiterois donc, *Mon cher Ami*, qu'on s'en tint à une ou deux preuves, & qu'on s'appliquât à bien résoudre toutes les difficultés, qui embarrassent. Il me semble que ce seroit le meilleur parti.

\* Mr. De Croufaz. Log. IV. Part. Chap. XI.



**TIMANTE.** Je conviens, avec vous, que l'on doit plutôt peser les Argumens, que les compter. Il n'est tout au plus que d'un Esprit vulgaire de pløier sous leur nombre, sans se mettre en peine de leur solidité; mais il ne me paroît pas de là, que vous deviez prendre le change. Si quelques uns de ceux qui se sont atachés à prouver l'existence d'un Dieu, n'ont pas employé tout le discernement, qu'il seroit à souhaiter de voir dans leurs Ouvrages, il faut en tirer ce qu'il y a de bon, & laisser le reste.

**ARISTE.** Vous pensés juste, mais c'est précisément ce choix que je trouve difficile, & je me défie trop de mes forces, pour oser le tenter. Montrés moi, je vous conjure, la route que je dois suivre, & je vous aurai une grande obligation.

**TIMANTE.** Vous vous adressés mal, *Mon cher Ariste*, une telle entreprise passe ma sphère; mais, si vous trouvés bon, nous nous entretiendrons maintenant sur cette Matière. Elle mérite bien de faire l'objet de nôtre Conversation, & pour suivre vôtre goût, je me bornerai à une seule preuve; elle sera *tirée de l'Origine du Monde*.

**ARISTE.** Je vous écouterai volontiers; mais vous me permettrés, en même tems, de vous faire les Objections qui se présente-

ront à mon Esprit. La découverte de la Vérité doit toujours être nôtre grand but, & nous ne devons rien avoir de plus sacré, que de la faire triompher de l'Erreur.

TIMANTE. La condition, que vous exigés, est juste & raisonnable, on ne peut vous la refuser; mais venons au fait. Il y a trois principales *Hypothèses* sur l'originé de cet Univers:

La 1. suppose que le Monde est éternel.

La 2. que cet Univers a été fait par le Concours fortuit des Atomes, qui nageant de toute éternité dans le Vuide, se font enfin accrochés, & l'ont formé tout à coup dans l'état où nous le voions:

La 3. enfin, qu'il y a un premier Principe, qui, existant de toute éternité, a créé par un seul acte de sa Volonté tout ce qui existe. Examinons séparément chacun de ces trois sentimens, prêts à embrasser celui qui sera le plus raisonnable.

ARISTE. Je vous écoute attentivement, & je vous prie de ranger vos raisons en forme de syllogismes, aussi souvent que vous le pourrés sans gêne, afin que je fois mieux en état de sentir le nexé des Propositions.

Ire. H I P O T H E S E.

TIMANTE. J'y consens. J'ai dit, que la 1ere *Hypothèse* suposoit le Monde éter-

nel. Mais les raisons suivantes m'obligent à la rejeter. Si le Monde étoit éternel, les Monumens & l'Histoire auroient pour objet des tems beaucoup plus reculés, qu'ils n'en ont. Or les Monumens & l'Histoire ne remontent pas au de là de quelques mille ans, & indiquent généralement la nouveauté du Monde. Donc il n'est pas éternel.

ARISTE. Mais, *Mon cher Timante*, on objectera contre vôtre Argument, que les Déluges & les Incendies, qui sont arrivés dans le Monde, ont non-seulement détruit les Livres, qui avoient été écrits, suposés qu'il y en ait eu, mais de plus ces Monumens dont vous parlés. De là il ne paroitra pas surprenant, qu'ils ne s'élèvent pas au dessus de quelques mille ans.

TIMANTE. Je m'atendois bien à cette Objection; aussi ai-je ma réponse toute prête. Les Déluges & les Incendies ont été, ou généraux, ou particuliers: S'ils ont été généraux, non seulement l'Histoire & les Monumens doivent nécessairement être péris, mais de plus tous les Homes; ce qui embarrasseroit plus le Siftème contraire que le mien. S'ils ont seulement été particuliers, il y a donc eu des endroits du Monde où l'Histoire & les Monumens ont été conservé. Or on n'en a point conservé, qui indiquent l'éternité du Monde. Donc

il n'y a point eu de tels Monumens, & par conséquent l'Objection tombe.

ARISTE. Vous n'y faites pas attention, *Mon cher Timante*, en disant que tous les Homes seroient péris, s'il y avoit eu un Déluge ou un Incendie universel. Sur ce pié là, vous qui faites profession d'être le Défenseur de l'Écriture, vous révoqués en doute le Déluge universel, arrivé du tems de *Noé*, duquel ce St. Patriarche fût sauvé miraculeusement dans une Arche avec sa Famille. 2°. Il peut fort bien être arrivé que quand même les Déluges & les Incendies auroient été particuliers, ils aient détruit les Monumens & l'Histoire : Voici comment : Ils n'ont pas constamment ravagé le même endroit, mais presque toutes les parties de la Terre en ont été visitées, une fois ou une autre, & il est fort possible que les Homes aient négligé de rétablir chacun dans son Pais, ces Monumens, qui avoient été renversés, & de composer d'autres Livres, pour suppléer à ceux qui s'étoient perdus. 3°. Joignés à cela la rage des Peuples du *Nord* contre tout ce que l'Antiquité a eu de plus beau. Vous sâvés qu'ils se sont répandus dans le Monde, come un Torrent, que rien n'a pû arrêter ; qu'ils ont sâppé, par les fondemens, cet Empire, que les *Romains* disoient ne devoir jamais finir ;

finir ; en un mot , qu'ils ont été les ennemis jurés des Sciences & des Beaux Arts. 4°. Vous n'avez pas oublié aussi la perte qu'a faite la République des Lettres dans l'Incendie de la fameuse *Bibliothèque d'Alexandrie*, par les *Sarrazins*, qui s'en servirent pendant six Mois pour chauffer les Bains publics. Qui fait si elle ne contenoit pas des Monumens de l'éternité du Monde ? 5°. Enfin il y a certains Peuples \*, qui font remonter leur origine à des nombres innombrables d'années.

**T I M A N T E.** Que vous êtes éblouissant, *Mon cher Ariste*, quand vous entreprenés la défense de quelque Cause. Vous avez tout de croire que je révoque en doute le Déluge Universel, arrivé du tems de *Noé* ; mais autre chose est de dire, que Dieu étant posé, il peut sauver, par sa Toute Puissance, un certain nombre de Persones, en submergeant les autres dans les Eaux, & de dire que, sans l'intervention de cet Etre adorable, le même effet puisse être produit. Vous en sentés la différence. Quant à la 2. raison, que vous allégués, elle est fort légère, & il n'est nullement vrai-semblable, que les Homes eussent négligé de transmettre à la Postérité, dès qu'ils l'auroient pû, un titre de leur ancienneté

\* Les Caldéens, les Egiptiens, les Chinois.

cienneté & de relever les Monumens qu'un Déluge particulier auroit détruit. Leur vanité naturelle trouvoit trop son compte à reculer leur Origine, autant qu'il leur étoit possible. Vous conoissés, à cet égard, le Cœur humain; les Hommes ont toujous été Hommes, & leurs penchans naturels n'ont pas changé. Sur ce que vous dites des Peuples du Nord, qui peut être ont détruit ces Monumens, je vous acorde, qu'ils ont causé des maux irréparables aux Sciences & aux Beaux Arts; mais en même tems je nie formellement, qu'ils aient tout détruit. Témoin ces Monumens qui restent encore à Rome, & dans d'autres endroits, qui ont été long-tems l'objet de leur fureur barbare; témoin ces Histoires que nous avons encore, écrites dans des tems antérieurs à leurs ravages, come un grand nombre d'Auteurs Grecs & Latins, que vous conoissés, & qu'il est inutile de citer ici. Quant à la Bibliothèque d'Alexandrie détruite par les Sarrazins, j'avoüe qu'elle devoit naturellement contenir un grand nombre d'Ouvrages utiles & curieux; je veux même qu'il en soit péri beaucoup, qui n'étoient pas ailleurs; mais vous m'acorderés, en même tems, que les Ptolemées n'étoient pas les seuls, qui eussent au moins les plus excellens de ces

vrages ; car si cela étoit , nous aurions perdu par là ce qui étoit le plus estimé des Anciens , come un *Homère* , un *Thucidide* , *Herodote* , *Xenophon* , *Aristote* , *Platon* &c. qui cependant nous ont été conservés , si ce n'est en entier , du moins la plus grande partie. Croiés vous , que s'il y avoit eu des Histoires , qui remon-  
tassent jusqu'à l'éternité , on n'en eut pas tiré plusieurs Copies ? Le fait intèressoit & piquoit trop la vanité des Homes , pour qu'il n'y en eût qu'un Exemplaire ? Enfin ce que vous'allégués de quelques Peuples , qui font remonter leur Origine à des nombres innombrables d'années ; outre que cela n'a jamais été crû , que par un Peuple grossier & superstitieux , & que les plus sensés l'ont toujours rejeté , il est tout à fait probable , qu'on doit ces fictions à la supercherie des Ministres de la Religion des Paiens , peut-être aux Poètes , qui pour faire honneur à leur Nation tachoient d'en établir l'ancienneté par dessus les autres.

ARISTE. Je vous ai suivi dans vos lez raisonnemens ; mais je vous avoüe que vötre Argument me paroît trop populaire ; je voudrois quelque chose de plus démonstratif.

TIMANTE. Il faut donc changer de batterie , puisque vous l'ordonés. Tout ce qui existe , est , ou *nécessaire* , ou *contingent*.

Par

Par *nécessaire* j'entens ce qui renferme en soi-même une raison suffisante de son existence, ou ce dont la négation implique contradiction ; par *contingent*, ce qui ne contient pas une raison suffisante de son existence, ou ce qui peut être ou ne pas être, mais qui a été déterminé à exister par une cause suffisante.

ARISTE. On ne peut vous refuser ces définitions.

TIMANTE. Cela étant posé, je raisonne ainsi : Tout ce qui est éternel est nécessaire. Or le Monde n'est pas nécessaire. Donc il n'est pas éternel.

ARISTE. On vous niera la mineure.

TIMANTE. Prouvons la. Ce qui est nécessaire, ne peut souffrir des changemens, parce que le changement est une suite de la contingence. Or le Monde souffre des changemens, ou les parties du Monde souffrent des changemens. Donc il n'est pas nécessaire. Qu'il souffre des changemens. C'est ce que, je pense, personne ne révoquera en doute : La Mort des Hommes, des Animaux, des Plantes, la destruction des Empires, des Roiaumes &c, qui font partie du Monde, mettent la chose hors de tout doute. Or un Tout nécessaire ne peut être composé de parties contingentes, & si les parties sont contingentes, il s'en suit que le tout doit suivre leur nature, & être par là même contingent.



ARISTE. Cela me paroît évident.

TIMANTE. Si le Monde est contingent, il ne contient pas en lui-même une raison suffisante de son existence. S'il ne contient pas en lui-même une raison suffisante de son existence, il faut qu'elle lui vienne d'ailleurs. Si elle lui vient d'ailleurs, il a une cause différente de lui-même. S'il a une cause différente de lui-même, il n'est pas éternel. Or le Monde est contingent. Donc il n'est pas éternel. Vous sentés bien par là, que le Système de l'éternité du Monde ne peut plus subsister, parce que sa nature fait conoitre, qu'il doit avoir une cause. Or ce qui a une cause, a comencé : C'est ce qui est évident.

ARISTE. Votre raisonnement me semble concluant, sur l'impossibilité qu'il y a que le Monde soit éternel; mais je ne vois pas encore coment vous établirés l'existence d'un Dieu. Vous avés toujous le Système des Epicuriens à combattre. C'est là où je vous atens.

## II. HYPOTHESE.

TIMANTE. Vous avés beau vous enveloper de tous leurs Atomes, j'espère de les dissiper. Il me reste à examiner leur Hypothèse; c'est ce que je vais faire. J'ai dit, qu'ils suposoient que cet Univers avoit été  
fait

par le Concours fortuit des Atomes, qui, s'étant une fois acrochés, avoient subitement formé tout ce qui existe. Je vous avoüe que ce Siftème me paroît extravagant, & que je ne puis concevoir qu'un Home raisonnable puisse s'y atacher. Aussi *Cicéron* a bien dit quelque part, qu'il n'y a rien de si absurde, qui n'ait été avancé par quelque Philosophe \*. Cependant, pour me servir des termes de *Despreaux*, il le faut prouver en forme, j'y consens. Ils disent que ces Atomes étoient dans un continuel mouvement, & qu'ils se font enfin acrochés. Le mouvement est essentiel à la Matière, ou ne lui est pas essentiel. S'il lui est essentiel, il est nécessaire, non seulement que toute la Matière soit en mouvement; mais que de plus elle soit toujours en mouvement. Or la Matière n'est pas toujours en mouvement. Donc le mouvement ne lui est pas essentiel.

ARISTE. Alte là, *Monsieur*, Je distingue ici; il y a certaine Matière toujours en mouvement, come nôtre Terre & les autres Planètes, car selon le Siftème de *Copernic*, qui est adopté par la plupart des Philosophes modernes, la Terre a son double mouvement réglé, un mouvement diurne, & un mouvement annuel dans l'Ecliptique. Selon

\* Cicero De divin. Lib. 2do. Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosopho.

vôtre position, puisque elle est toujours en mouvement, il s'enfuit qu'il lui est essentiel; je ne vois pas comment vous vous tirerés de cet embarras.

TIMANTE. L'Objection a quelque chose de frappant, cependant voions comment on pourroit la résoudre. Je conviens, avec vous, que le Système de *Copernic* est plus vrai-semblable que celui de *Ptolémée*; mais en même tems je vous demande, si vous croiés que la Matière en général n'ait pas toute la même essence, & s'il implique contradiction, qu'elle soit en repos? Je crois que le repos lui peut autant convenir, que le mouvement; ainsi il faudra chercher une autre Cause de ce double mouvement réglé de la Terre; il suppose nécessairement une cause étrangère; qui le lui ait imprimé. Deforté que jusques à ce que vous m'aies fait voir, qu'il est de l'essence de la Matière d'être toujours en mouvement, je demeure fermement attaché à mon sentiment. Enfin, sans entrer dans des Questions physiques, qui ne sont pas de mon ressort, on prétend maintenant, qu'un Corps en mouvement décrit toujours une Ligne directe, à moins qu'il ne soit interrompu dans sa course. Par conséquent un Atome n'auroit jamais pû toucher l'autre & s'acrocher avec lui.

Cicéron expose élégamment cette vérité dans son Livre I. de *finibus bon. & mal.* N. 17. 21. L'endroit est trop long pour le citer.

ARISTE. Je comprends bien, que nous ne voyons rien dans la Matière qui nous marque qu'il est de son essence d'être toujours en mouvement; car en l'examinant, nous trouvons que ses parties essentielles sont *solidité, longueur, largeur, profondeur, divisibilité*, mais que le mouvement, demême que le repos, n'en est qu'un mode, & que par conséquent la Matière, peut subsister sans un certain mode particulier. Mais le mode ne peut pas exister sans la Matière, & come une Masse de Cire peut être ou ronde, ou quarée, ou ovale &c. sans qu'elle cesse d'être Cire; demême la Matière peut être en mouvement ou en repos, sans cesser d'être Matière. Je conviens avec vous que le mouvement en est un pur accident.

TIMANTE. J'admire votre Esprit, *Mon cher Ariste*, vous êtes au dessus des préjugés; on ne voit point chez vous cette inclination à soutenir son sentiment jusqu'à l'extrémité; la Vérité seule fait vos délices, aussi vous mérités bien de la trouver. Pour revenir à mon raisonnement, j'ai établi, que le mouvement n'étoit point essentiel à la Matière, & je continue ainsi: Si le mouvement n'est  
pas

pas essentiel à la Matière, elle n'a pas le mouvement d'elle-même, parce qu'il sera contingent à la Matière. Si elle ne l'a pas d'elle-même, il lui est venu d'ailleurs. S'il lui est venu d'ailleurs, il lui a été imprimé par une Cause extérieure; mais on ne peut supposer raisonnablement d'autre Cause qui ait été avant l'existence de ce Monde, que Dieu: Donc Dieu est l'Auteur du mouvement de la Matière.

ARISTE. J'aimerois mieux que vous vous servissiez de *Sillogismes simples*, que de ces *sortites*, qui par leur enchainure de conséquences l'une sur l'autre, sont très sujets à se trouver faux, parce qu'il est aisé qu'il se glisse quelque équivoque dans les termes, & qu'il faut une grande contention d'Esprit pour la démêler.

TIMANTE. Il vous est facile de les réduire en simples, je ne m'en fers que pour éviter la longueur, & exprimer en peu de termes, ce qui feroit la matière de deux ou trois raisonnemens.

### III. HYPOTHESE.

ARISTE. Passons donc à votre troisième *Hypothèse*. Vous avés fait voir l'impossibilité des deux premières, il s'agit de démontrer, que la troisième est la seule, qui puisse avoir lieu.

TIMANTE. C'est justement de quoi il s'agit maintenant. Nous avons vu qu'il étoit impossible que le Monde fut éternel, & que le Système des Atomes étoit impraticable. Or come il existe quelque chose aujourd'hui & qu'il n'est pas dû à aucune de ces deux Causes, il faut nécessairement qu'il y ait eu quelque autre Cause, qui elle même étant éternelle, en ait été le premier Principe; car rien ne se produit sans cause. Or il existe aujourd'hui quelque chose qui a été produit. Donc il a une Cause antérieure à lui même. Deplus, puisque cette Cause est antérieure à l'Univers, elle n'a pû avoir elle même de Premier Principe, car autrement ce Premier Principe devoit être regardé lui même come le Mobile éternel, & celle là come son simple Agent, ce qui ne fait rien contre nous. Il faut encore que cette Cause ait été elle même un Esprit, puisqu'elle a créé des Esprits, & que deplus elle ait renfermé de toute éternité toutes les perfections qui se trouvent dans les Etres spirituels, ou qui peuvent s'y trouver; enfin quelle soit la Cause de ces perfections. La raison en est claire, c'est que ces perfections ne peuvent pas être sans cause, selon l'Axiome incontestable *Nihil fit sine Causa*. Mais en même tems il n'est pas nécessaire de suposer que ce L.

Prin-

Principe ait aussi renfermé en lui les imperfections qui se trouvent dans ses Créatures, parce qu'elles ne peuvent pas être parfaites absolument parlants. Il ne peut pas y avoir deux Etres absolument parfaits; parce que les perfections de l'un, come la puissance &c. seroient bornées par celles de l'autres. Ce qui fait voir qu'il ne peut pas y avoir plusieurs Causes premières, & qui renverse en même tems le *Polithéisme*.

ARISTE. Je vous arrête ici, n'allés pas si vite, vous ne donés pas le tems de respirer. Vótre raisonnement revient, je pense, à ceci: C'est qu'il y a un Premier Mobile éternel, spirituel, infini, qui renferme en lui la raison suffisante de l'existence de tous les Etres.

TIMANTE. En voila le précis.

ARISTE. Et bien vous me permettrés de vous faire encore quelques Objections. Il paroít d'abord, par vótre raisonnement, que vous donés prise à une difficulté, que la Matière est coéternelle avec le Premier Principe spirituel, en disant, que puisqu'il y a des Esprits, il a falu que la I. Cause fut Esprit. On vous retorquera sur le même pié, que puisqu'il y a des Corps, il faut qu'il y ait eu éternellement des Corps, ou du moins que la Matière soit coéternelle avec l'Etre spirituel.

TIMANTE. Voilà en éfet une Objection

spécieuse. J'y répons ainsi. Dès que vous acordés que le Premier Principe renferme en lui toutes les perfections, sa puissance ne fauroit recevoir de bornes. Or il renferme toutes les perfections. Donc sa puissance ne peut recevoir de bornes. Si sa puissance ne peut recevoir de bornes, il n'est plus nécessaire de suposer la Matière, il l'a pû créer. La rétorsion ne peut donc avoir lieu, parce que l'on peut se passer de la Matière; mais non pas du Premier Principe spirituel. La raison qu'on ne peut se passer du Premier Principe spirituel, c'est que la Matière est par elle meme brute & sans action, & que par conséquent, elle ne peut pas avoir produit les Esprits, qui sont d'une nature plus excellente qu'elle. Car si on suposoit qu'elle les eut créés, il faudroit dire que l'effet est plus parfait que sa cause; ce qui est contradictoire. Enfin nous avons vû dans la réfutation de la *I. Hypothèse*, que la Matière étant contingente de sa nature, elle ne peut pas être éternelle.

ARISTE. Avant que de me rendre à toutes vos raisons, j'ai encore deux difficultés à vous proposer: La 1. C'est que de rien on ne fait rien, *Ex nihilo nihil fit*, & que par conséquent Dieu n'a pû créer la Matière de rien. La 2. C'est que personne ne peut donner ce qu'il



qu'il n'a pas. *Nemo dat, quod non habet.* Or Dieu n'avoit pas la Matière. Donc il n'a pas pû la doner.

**TIMANTE.** Tachons de répondre à chacune de vos difficultés. Sur la première *Ex nihilo nihil fit.* Cet Axiome ne nuit point à la III. *Hypothèse*, telle que je l'adopte, pourvû qu'il soit bien entendu. Car il ne peut signifier autre chose sinon, 1°. Que rien ne se fait sans cause. 2°. Que l'effet n'est pas plus parfait que sa cause. 3°. Enfin que rien ne se fait de rien, si le rien est considéré come la Matière ou terme à *quo*. A ces trois égards de rien on ne fait rien. Mais nôtre Hypothèse n'a rien qui contredise ces trois déterminations. Car nous ne disons pas que le Monde ait été créé sans cause. Nous ne disons pas non plus qu'il soit plus parfait que son Principe. Enfin nous ne disons pas que Dieu ait pris le rien, come si c'étoit une Matière dont il se fut servi pour créer cet Univers; mais simplement qu'il n'a rien employé d'étendue solide pour créer ce Monde, & qu'il l'a fait par un simple acte de sa Volonté. Touchant la 2. difficulté. *Nemo dat, quod non habet.* Je reconois que Dieu n'a rien formellement d'étendue solide en lui même, pour me servir des termes de l'École; mais virtuellement; C'est à dire qu'il a la faculté de produire toutes les choses possibles.

ARISTE. Cette dernière solution me paroît un peu légère ; mais cela ne viendrait il point de ce que nous ne connoissons pas la manière dont Dieu a créé cet Univers ? Il suffit en général que la Vérité soit incontestable , & c'est une règle de bon sens , \* que les Objections que l'on pourroit faire contre une Proposition qui force l'Esprit d'aquiescer à son évidence, ne doivent point empêcher qu'on y donne son assentiment , car elles viennent , non de ce qu'on découvre nettement quelque contradiction dans la Proposition , mais uniquement de ce que le sujet , dont il s'agit , ne nous est pas assez connu , pour démêler toutes les Questions , auxquelles il peut donner lieu. On doit s'en tenir fermement à ce que l'on fait & que l'on voit , & on doit laisser à part ce qu'on ignore , & ce qui est obscur.

TIMANTE. Je suis entièrement de votre avis , & je goûte avec joie les solides Réflexions que vous faites ici.

ARISTE. J'ai pris aussi un singulier plaisir à notre Conversation. Je sens maintenant mes doutes disparoitre , l'éclat brillant de la Lumière entre dans mon Esprit & fléchit ma volonté. Vous avés ramené la joie  
dans

\* Mr. De Croufaz Log II. Part. Chap. 3. paragr. 10. première Edition.

dans mon Cœur, puisque vous y avés apporté la conviction d'une Vérité aussi essentielle. Oui, je reconois avec vous, qu'il y a un Dieu éternel, infini, adorable, Auteur de tout ce qui existe, qui nous a doné, dans le dictamen de la Raison, des preuves incontestables de son existence & de ses perfections. Aions souvent des Entretiens aussi utiles, *Mon cher Timante*, vous me trouverés toujourns disposé à goûter les leçons que vous me donerés; mais je ne veux pas être le seul à en profiter, je veux que le public en ait sa part, & je vous prie de coucher par écrit nôtre Conversation, pour l'envoier au *Journal Helvétique*.

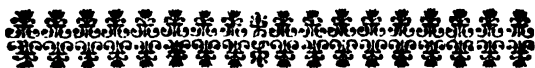
**TIMANTE.** Vous me faites trembler, *Mon cher Ariste*, par vôtre proposition; je redouté trop la Censure publique, pour prendre la liberté de mettre quelque chose au jour. Pensés vous que nous aurons une foule de Critiques, tous plus spirituels & plus savans que nous: Tous nos Lecteurs s'érigeront en Juges contre nous, & s'ils viennent à nous réfuter, je ne me sens pas en état de faire résistance; nôtre témérité seroit bien-tôt confondue.

**ARIISTE.** Que vous êtes badin, *Mon cher Timante*, de prendre ainsi l'épouvante.

Nous ne nous donons pas pour Savans ; le Public nous passera nos fautes, en considération de nôtre jeunesse & du motif louable qui nous fait agir. En un mot s'il nous réfute, ne serés vous pas charmé que la Vérité triomphe de l'Erreur & de l'Ignorance, & que si nous sommes dans des préjugés, on les fasse disparoitre ? La Cause de la Vérité n'y sauroit souffrir, & je serois ravi de fournir une occasion à la développer, dût il en coûter quelque chose à mon amour propre, j'en ferois volontiers le sacrifice.

TIMANTE. Je ne puis me défendre contre toutes vos raisons. Je vais mettre la Main à la Plume ; mais je vous avertis que je vous abandonne la défense de nôtre Cause, si on vient à l'ataquer. Bon soir. La Nuit nous surprend, sans que nous nous en apercevions. Nous continuerons nos Entretiens une autre fois.





**EXAMEN** de cette Question ,  
*Si dans un Etat bien policé on doit permettre  
 les Coteries, ou Societés particulières.*

A Mr. G\*\*\*.

**E**N lisant ensemble , le *Spectateur Anglois*, où l'on trouve de si bons Discours & si instructifs, vous avés été surpris, aussi bien que moi, qu'il y soit parlé très souvent de diverses Coteries, qui vous paroissent très contraires à l'Ordre, & à une sage Politique. Vous auries désiré, que l'Auteur en eût fait conoitre le danger, les abus & les inconveniens. Vous vous expliquates sur ce sujet, avec tant de précision & de force, que je fus frappé de vos raisons, & come je souhaite fort qu'elles fassent, sur mès Concitoiens, autant d'impression qu'elles en ont fait sur moi, j'ai crú devoir les rendre publiques; tout ce qui peut-être utile aux Homes leur appartenant légitimement.

Vous avés remarqué d'abord, que dans tous les Etats policés, on n'a jamais souffert des Corps particuliers, qui aient leurs Règlements & leurs Statuts indépendans des Loix de l'Etat. L'Empereur *Trajan* étant consulté par *Pline le Jeune*, qui étoit Pro-

consul ou Gouverneur de la *Bithinie*, sur une Coterie d'Artisans, qui s'étoit formée, lui défendit expressément de la permettre, & lui ordona de la dissoudre, & d'en empêcher les Assemblées; rien n'étant plus dangereux, selon ce sage Prince, que ces sortes de Cercles, où l'on ne se lie les uns les autres, qu'en relachant les nœuds de la grande Société, dont l'on est Membre. Il est certain que l'attachement que l'on prend pour un Cercle, où l'on est entré volontairement, & dont on prend à cœur l'établissement & les intérêts, nous inspire je ne sai quelle répugnance pour le joug légitime des Loix. Assujetti à certaines Règles qu'on s'est imposé soi-même, on ne veut plus se soumettre à cette Subordination qu'exige le Gouvernement; on vient à regarder come un Esclavage & une Tyrannie tout ce qui gêne cette Liberté, dont on est idolatre, & qu'on pousse jusqu'à la licence.

C'est peu de cesser d'être Citoyen, on cesse encore d'être Père & Mari; on néglige & l'on oublie les Relations les plus étroites, les Devoirs les plus indispensables, pour se souvenir seulement qu'on est Membre d'un Cercle. Une triste Epouse est laissée dans l'ennui de la solitude; tout le fardeau d'un Ménage & de l'Education des Enfans tombe sur elle. Le Mari joue & se divertit,

pendant qu'une Femme travaille, pour pourvoir aux plaisirs & à l'entretien d'un Epoux & à la subsistance d'une Famille. De là si peu de confiance & d'union ; tant de querelles & de misère, suite naturelle des choses. La Famille manque de tout, tandis que leur Chef ne se refuse rien.

Je ne saurois blâmer, je l'avoite, le mécontentement & le chagrin d'une Femme ; elle voit son Mari s'enfonçer & s'abimer dans l'Qisiveté & dans le Jeu ; elle le voit rentrer chés lui dévoré d'ennui & déchiré de tristesse des pertes qu'il vient de faire ; épuisé par de longues veilles, ou échaufé par la boisson, & par l'ivresse. Quel Modèle, quel Exemple, pour des Enfans ! Un Père est-il bien en état de donner de bones leçons à sa Famille, lors qu'il a l'Esprit rempli des combinaisons des Cartes, ou la Tête pleine des fumées du Vin ! C'est beaucoup, si à ces fatales Passions, il ne se joint celle de la Galanterie la plus criminelle ? Alors quels Débordemens ! Quelle Digue fera assés forte pour arrêter ce Torrent impétueux, qui porte le ravage & la contagion par tout où il passe, qui remplit de fange & de limon les lieux les plus sains & les plus fertiles ? Funeste Passion, qui désole les Familles, & qui ne respecte ni les Loix humaines, ni les Loix Divines !

Un autre abus, qui n'est pas moins grand; mais qui n'est malheureusement que trop ordinaire; c'est que l'Esprit d'Intrigue & de Cabale règne dans la plupart des Cercles. Là, vous voyés des Chefs de Parti rassembler leurs Emissaires, les instruire de ce qu'ils doivent dire, & de ce qu'ils doivent faire. Soupçons injustes, Insinuations malignes; c'est dans ces Réduits, où vous prenés naissance! C'est de là que la Discorde répand son souffle empoisoné. On y décide souverainement des Elections & des Affaires d'Etat les plus importantes. Telle Personne, qui est incapable de gouverner ses propres Affaires Domestiques, veut gouverner celles de la République.

Enfin, les Cercles sont, ou des Assemblées Politiques, ou des Académies de Jeu, ou des Réduits obscurs d'yvresse & de galanterie; quelquefois on y réunit tous les abus & tous les désordres à la fois; on s'y plonge dans tous les Vices; l'on y est tout, excepté ce qu'on doit-être.

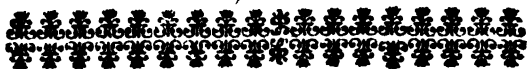
Peut-on penser & soupçonner même, que de sages Législateurs, qui ont eu pour bût l'Ordre, l'Union des Familles & la Prospérité de l'Etat, aient jamais voulu perpétuer & consacrer des Abus & des Désordres si manifestes & si énormes? Abus, qui ne vont pas à moins qu'à renverser de fond en comble



les principes de la Morale la plus pure, & les fondemens de la Société! Abus qui rompent les liens les plus sacrés des Familles, qui jettent la licence dans les Etats, & en préparent la ruine prochaine & inévitable!

Des Magistrats, qui aiment l'Ordre & la Paix, qui ne sauroient se trouver que dans l'observation des Loix, peuvent ils voir de sang froid, qu'on les viole impunément? Ne doivent-ils pas arracher de bonne-heure une Plante vénimeuse, qui poussant de profondes racines étouffe les meilleures Productions? C'est peu de jouir d'une tranquillité aparence & momentanée, si elle n'est réelle & durable: Elle ne peut-être telle, que lors qu'elle sera fondée sur les grands principes de la Morale & de la Justice.

Tous les bons Citoyens doivent se réunir & faire leurs efforts, pour étouffer un Monstre qui cache sa diformité & ses noirs projets, sous une belle aparence, sous l'extérieur de l'Union, de l'Amitié, & des bons Offices. Mais toute véritable Union est incompatible avec le Vice. La vraie Amitié est inséparable de la Vertu. On ne sauroit appeller bons Offices, les Services qu'on rend aux uns, aux dépens des autres, aux dépens même de la Postérité & de la Patrie, dans le sein de laquelle on cultive un germe de ruine & de destruction.



**LETTRE PHILOSOPHIQUE,**  
*A Mrs. les Journalistes, sur l' Election d'un  
 Professeur en Mathématiques.*

**J**E considère, *Messieurs*, votre Journal come les Archives de l'Histoire Literaire de la Nation : Vous y publiés les Découvertes & les Observations qu'on y fait, & vous indiqués la plûpart des Ouvrages des Savans; vous y faites leur Eloge, quand la Mort nous les enlève; vous nous aprenés encore les Changemens qui se font, à cette occasion, dans nos Académies, & quels sont les Successeurs des Homes célèbres, qui en ont rempli dignement les Chaires. C'est ainsi que la République des Lettres a ses révolutions, sa naissance, ses progrès, & sa décadence; mais elle se relève ordinairement de sa chute, & ses pertes, quelques considérables qu'elles soient, sont bientôt réparées: Elle ressemble, à cet égard, à l'Arbre d'or de la *Sibille*, à peine en avoit-on coupé quelques branches que d'autres naissoient en leur place.

C'est ce qui nous est arrivé, après la mort de l'Illustre *Gabriel Cramer*, Professeur en  
 Phi-

Philosophie à Genève, dont vous avés publié l'Eloge, dans votre Journal de *Fevrier* 1752. Nôtre Ville & nôtre Académie ont pleuré sincèrement la perte de ce grand Homme, que nous regardions come irréparable: Qui, *disions nous*, aura le courage de se présenter, pour remplir sa place? Qui nous rendra ses Conoissances & ses Talens? Qui aura l'art d'enseigner, avec autant de précision, de clarté, de force, & d'élégance? La Nature prodiguera t'elle les mêmes Dons à son Successeur? Pourra t'il adoucir nos regrets & sécher nos larmes?

Voilà, *Messieurs*, ce que nous pensions. En ceci je ne suis que l'Interprète fidèle des sentimens de mes Concitoïens. Cependant la Place étoit vuide, il faloit nécessairement y pourvoir. On a sollicité le célèbre Mr. *Jalabert*, qui remplissoit avec beaucoup de succès la Chaire de Mathematiques & de Phisique Expérimentale, de monter dans celle de Philosophie. Il s'est fait long-tems presser; mais enfin on a forcé sa modestie, & il s'est rendu aux desirs de ceux qui connoissent mieux ses talens & sa capacité, qu'il ne les conoit lui même. Il s'agissoit après cela, de pourvoir à la Chaire vacante de Matlématiques. Le Magnifique Conseil des Deux Cent, à qui appartient cette Election, a ouvert

vert la carrière. Quatre Concurrens font entrés en lice , & ont disputé le prix avec un avantage presque égal. Il ne manquoit à l'honneur des Combatans, qu'un plus grand nombre de Juges éclairés , car on comprend bien , que sur des Matières aussi abstraites & aussi difficiles que le sont les Mathématiques , tous les Auditeurs n'étoient pas assés instruits, pour être des Juges experts: Heureusement ceux qui le sont, sont écoutés, & leur intelligence éclaire les autres. Quoi que je n'aie pas le bonheur d'être du nombre des Experts, come j'ai été témoin du Combat , vous me permettrés de vous en doner quelque idée.

On ne crût pas, dans cette Dispute, devoir faire usage des Problèmes de Géométrie. Méthode qui n'est plus guères à la mode, & dont on a reconu l'abus; d'ailleurs trop longue, trop pénible, trop peu à la portée des Juges, pour être employée avec succès. Il en est de la plûpart des Problèmes, come des Enigmes: Ceux qui en trouvent le plus aisément la solution, ne sont pas toujours les plus habiles; elle est quelquefois due au hazard, plutôt qu'au Génie. Quelquefois aussi ceux qui proposent les Problèmes, come par une sorte de défi, s'en réservent la Clé & s'envelopent, à dessein, dans une si grande

obf.

obscurité, qu'on n'en peut percer les ténèbres. Ils croient être d'autant plus admirés, qu'ils seront moins entendus. *Les profondeurs de l'Algèbre*, dit Mr. de Fontenelle, *ne servent, à quelques Savans, qu'à leur procurer l'honneur d'être inintelligibles, pour la plupart du Monde.*

On prit donc une voie plus courte & plus aisée; ce fût celle des Leçons & des Thèses. Cette Méthode a cet avantage, qu'outre qu'elle anime & soutient l'émulation des Disputans, elle donne lieu de conoitre ceux qui ont le plus de facilité, de présence d'esprit de pénétration & de justesse. Tel peut avoir beaucoup de savoir par lui même, sans avoir le talent de le comuniquer aux autres. L'art d'enseigner, si nécessaire à un Professeur, n'est pas toujours joint à la science même; il exige une netteté & une flexibilité d'esprit, que tous les Savans n'ont pas en partage. Quelques uns d'eux possèdent des Lingots d'Or, qu'il ne savent pas mettre en œuvre, pour les faire entrer dans le Commerce.

On comença par des Leçons publiques de Mathématiques, qui se firent en François; cette Langue fournissant aisément les termes propres aux Calculs & aux Démonstrations. C'est bien-assis d'avoir à surmonter la difficulté d'une Science, sans avoir encore à

vaincre celle de la Langue qui l'exprime.

Quelques Persones auroient bien souhaité que les Thèses, qui suivirent, & qui furent la seconde Epreuve, eussent pû aussi se faire & se soutenir en François, come on l'a déjà essaié en quelques Villes. Par là on auroit un plus grand nombre de Juges, les Sciences seroient plus & mieux cultivées, parce qu'elles seroient plus conues. Il n'y a rien d'ailleurs qu'on ne puisse dire & expliquer en François, avec une très grande netteté. Mais l'usage prévalut, ainsi qu'à l'ordinaire, avec tout l'atirail & tout l'appareil des Arguments & des Sillogismes, come s'il n'y avoit que cette route pour parvenir à la Vérité & à l'Evidence; come si l'Erreur ne se cachoit pas plus aisément dans les détours & les replis du Sophisme, que dans la marche d'un Raisonnement clair & précis. Mais il est décidé, qu'on ne secouera pas sitôt le joug de l'Ecole, & que les Homes, par une sorte de fatalité, y resteront toujours assujettis par quelque endroit.

Dans la Dispute des Thèses, qui se fit en trois Séances différentes, & où Mrs. *Jacob André Trembley*, *Louis Necker*, & *Louis Bertrand*, tous les 3. de Genève, présidèrent chacun à leur tour. Mr. *Le Sage*, qui avoit donné, dans les Leçons, des preuves de son

in-

intelligence en Mathématiques, se retira; sa Santé, & peut-être son goût, ne lui permettant pas de fournir à un Exercice, où la Mémoire & la Voix ont presque autant de part que l'Esprit. On ne se dérobe quelquefois aux Coups de son Adversaire qu'en fuyant. On substitue des mots aux choses; on parle pour ne pas rester court; on chicane sur des vétilles; on se trouve, après avoir long-tems disputé, vis à vis de rien, & souvent au-dessous; à force de faire du bruit on ne s'entend plus: On se perd dans les Espaces imaginaires, & l'on s'enfonce dans une majestueuse obscurité. Cela arrive d'autant plus aisément en Mathématiques, qu'elles offrent, d'un côté, un Pais riant & fertile; plus loin, ce sont des Terres stériles & inhabitées.

Voici une légère idée du Sujet des Thèses. Mr. *Bertrand*, qui n'a que vingt-ans, mais dont le savoir n'attend pas le nombre des Années, eut pour sa tâche, d'en soutenir sur la nature & la mesure des Forces, qu'on ne peut discerner que par leurs effets, & en calculant leurs Masses & leurs mouvemens. La Question des Forces vives, qui se présentoit, a été discutée par de grands Philosophes; elle a fait depuis quelques années le sujet d'une savante Dispute entre Mr.

de Mayran, & feu Mad. la Marquise duChâtelet ; mais cette Question, après avoir été long-tems agitée, n'en est pas demeurée moins indécise. L'Illustre De Crouzas remporta sur le même sujet, le Prix de l'Académie de Bordeaux en 1722. Il s'agit de savoir si le Mouvement que nous voions dans la Nature est réel, ou s'il n'est qu'apparent ; si ce mouvement peut croître ou diminuer par lui-même, ou par le choc & l'impulsion des Corps, en sorte qu'un Corps sorti du repos pour parcourir un certain espace, a reçu quelque chose de nouveau qu'il n'avoit pas. C'est ce nouveau acquis, ce principe actif, cette tendance qu'on appelle *Mouvement absolu*, lequel ne peut venir du Corps, mais seulement de la volonté du Créateur, selon quelques Philosophes. Voilà une Question Physique, qui dégénère & se perd dans la plus subtile Métaphysique. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait été l'écueil des Génies les plus pénétrants & les plus profonds ; car come le dit un habile Home, *La Métaphysique est une Science si sombre, si incertaine, si contentieuse, qu'on ne sauroit la fixer ni la saisir* : Elle est si fort au dessus de nous, que nous ne saurions nous élever jusqu'à elle ; elle ressemble à la flame de l'Esprit de Vin, qui est trop subtile, pour brûter du bois.



Les Thèses de Mr. *Trembley* étoient plus à nôtre portée, puis qu'elles rouloient entièrement sur la Mécanique. Il s'agissoit de la résistance que font les Machines, & des Obstacles qu'on a à surmonter dans la pratique : Souvent la Matière est rebelle à la Théorie & à l'Ouvrier ; l'on est tout surpris qu'une spéculation, qui paroît la plus juste & la mieux apliquée aux Règles du Mouvement, échoue dans l'Opération. On a fait voir dans l'Académie des Sciences je ne sai combien de Modèles & de Machines, qui ont réussi en petit, & qui n'ont pû s'exécuter avec le même succès en grand, quoi qu'on eut suivi exactement toutes les proportions, & toutes les règles de l'Art. On propose ces difficultés, & d'autres, on en demande les raisons, & l'on en donne plusieurs ; mais ici, come sur presque tous les sujets, on ne peut lever tous les doutes.

Les Thèses de Mr. *Necker* renferment des choses très importantes & très curieuses ; mais qui ne sont pas moins problématiques que les précédentes ; car on ne sauroit apprendre à conoître, sans apprendre en même tems à douter. On demande quelles sont les Hypothèses qui expliquent le mieux les Mouvements célestes, ou le Système de *Descartes*, ou celui de *Newton*. Il s'agissoit de comparer

ces Systèmes entr'eux ; de les assujettir à l'examen, & au calcul ; d'en peser, pour ainsi dire, les difficultés & les vraisemblances. Il seroit peut-être moins difficile de choisir entre *Junon & Minerve*, ou de comparer *Jules César & Alexandre*. Il me semble qu'on ne peut disconvenir, que le Système de *Newton* explique mieux les apparences, les mouvemens, & les Phénomènes des Corps célestes, que celui de *Descartes* ; mais il nous laisse dans toute nôtre ignorance, à l'égard des Causes. Le Monde sera long-tems pour nous une Décoration, dont nous voyons les effets, mais dont on nous cache les ressorts. Et qu'on ne dise point que l'attraction fait mouvoir toute la Machine, & en règle la marche. Mr. de Fontenelle, qui n'ose décider de la supériorité de ces deux grands Homes, ne peut cependant s'empêcher de dire, dans l'Eloge même de *Newton* : *L'attraction & le vuide bannis de la Physique par Descartes, & bannis pour jamais, selon les apparences, y reviennent, ramenés par Mr. Newton, armés d'une force toute nouvelle, dont on ne les croïoit pas capables, & seulement un peu déguisés.* Tous deux ont été des Génies du premier ordre, qui ont su soumettre au Calcul & à de fines combinaisons, ce qui n'en paroïsoit pas même susceptible ; ils ont partagé, pour ainsi

ainsi dire , le Monde philosophique ; mais leur Empire n'est pas tellement affermi, qu'il n'y ait de tems en tems des Transfuges & même des Sujets rebelles.

Mr. *Trembley*, qui est l'ainé, a obtenu le Prix de cette Dispute, & l'on ne doute point qu'il ne soutienne très dignement la gloire de notre Académie.

Ne semble t'il pas que la même Providence, qui a veillé jusqu'à présent à la conservation de notre Etat, veille aussi pour y faire fleurir les Arts & les Sciences, qui en sont l'ornement & l'appui ? *Pompée* disoit, par une sorte de fanfaronade, qu'il n'avoit qu'à doner du pied contre terre, pour en faire fortir une Armée. Nous pouvons dire, avec plus de raison, que nous n'avons qu'à appeller des Savans, pour en voir naitre du sein même de la République. A peine sentons nous nos besoins, qu'ils sont satisfaits. Les Cendres de nos grands Homes, arrosées de nos larmes, deviennent en quelque manière fécondes, & produisent leurs Successeurs.

Pour assurer le même avantage à notre Postérité, il faut exciter & animer l'émulation des Jeunes Gens, par la vûe de l'Honneur, des Recompenses. De quoi ne devient on pas capables lors qu'on est échauffé

& soutenu par ces motifs ! On a besoin d'Avocats & de Magistrats ; il faut donc cultiver la Jurisprudence : On a besoin de Théologiens & de Prédicateurs ; il faut donc étudier la Théologie , & l'Eloquence. Mais j'ose dire que la Philosophie est le fondement de toutes les Sciences ; elle donne à l'Esprit plus de justesse , de pénétration & d'étendue ; elle nous apprend à être en garde contre les préjugés , à démêler l'erreur de la vérité , & à distinguer le juste de l'injuste. Elle épure la Théologie , en séparant sagement tout ce fatras de Gloses & d'Opinions, qui la défigurent ; elle élève la bone , la sublime Philosophie jusqu'à une espèce de Théologie. Elle ôte à l'Eloquence ses faux Ornaments , pour lui en doner de vrais ; elle lui prête de la précision, de la dignité & de l'énergie.

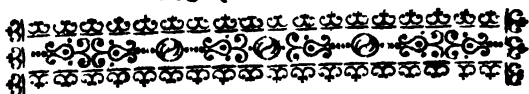
Nous avons vû parmi nous , plusieurs Professeurs en Philosophie \* passer du *Licée* dans le Temple de *Thémis* , & porter dans la discussion des Affaires dont ils étoient chargés , une pénétration & un Esprit d'ordre , qui en rendoit l'examen plus juste, plus clair, plus facile & plus décisif.

On dit peut être que l'étude de la Philosophie n'a pas empêché quelques Philosophes de tomber dans la Superstition & même dans  
le

\* Mrs. Dupan , Chouet , Gautier , & Calandrini.

le Fanatisme, & l'on ne manquera pas de citer le Père *Mallebranche* & le fameux *Pascal*; mais on auroit tort de mettre leurs égaremens sur le compte de la Philosophie. On les peut combattre & vaincre par leurs propres principes. On me permettra de remarquer que les reproches qu'on peut leur faire à cet égard, doivent être attribués uniquement à leurs sentimens particuliers sur la Religion, qui étoient incompatibles avec la bone Philosophie. La vraie Religion s'ajuste parfaitement avec la saine Philosophie, puisqu'elle n'est elle même que la Philosophie perfectionnée par la Révélation. Aussi, quoi que, Mr. *Trembley*, nôtre nouveau Professeur, soit Théologien & Ministre, nous ne craignons point qu'il mêle à la Philosophie aucunes fictions indignes d'elle.

Amateur de la Verité & Frère de l'illustre *Trembley*, qui a rendu son nom si célèbre par la Découverte de la multiplication du *Polype* qui se reproduit, pour ainsi dire en le coupant en morceaux, il trouve, dans sa Famille & dans son goût, de grands Modèles & de puissans encouragemens, & l'on ne doute point qu'il ne remplisse parfaitement les espérances qu'ont doné de bone heure ses lumières & ses talens.



## ELEGIE sur le déclin de ma Vue.

**O** CIEL ! quel sombre nuage  
 Semble me dérober le jour !  
 Des yeux ai-je perdu l'usage ?  
 De ce magnifique assemblage  
 D'Objets si chers à mon Amour  
 Ne reverrai-je plus l'image ?  
 Ne reverrai-je plus ces graces , ces attraits ,  
 Qui parent l'aimable Julie ,  
 Et qui de nôtre Ame atendrie  
 Excitent les desirs secrets ?  
 Mes yeux la contemploient au lever de l'Aurore ;  
 Le soir ils la cherchoient encore :  
 Faudra t-il perdre pour jamais  
 Cette Bergère que j'adore ?  
 A peine dans ces lieux porte t'elle ses pas  
 Que tout ce quelle voit prend de nouveaux apas :  
 Flore même en paroît plus belle ;  
 Et d'un feu plus brillant , le Soleil étincelle.  
 Ce superbe Soleil , dont le vaste contour  
 Eclaire des Objets sans nombre ,  
 A jetté sur ma vie un voile triste & sombre,  
 Qui me laisse plongé dans l'ombre ,  
 Dont il a tiré ce séjour.  
 Ne reverrai-je plus cette aimable Verdure ,

Ces

Ces Jardins, ces Prés, ces Forêts,  
 Que l'Art, Rival de la Nature,  
 Semble avoir ornés tout exprès,  
 Pour soulager les maux que nôtre Cœur endure,  
 Et d'une félicité pure  
 Nous tracer au moins quelques traits,  
 Que nôtre Luxe défigure?

Ce Ciel si beau, si radieux,  
 Où les Astres brilloient de vives étincelles,  
 Pour moi n'embélit plus ces Lieux.  
 Mon Oeil ne verra plus naître de Fleurs nouvelles:  
 Il ne surprendra plus les Zéphirs infidèles :  
 Moissoner du bout de leurs ailes  
 Leur émail riche & précieux  
 De ces Renoncules si belles,  
 Dont j'admirai cent fois les graces naturelles,  
 L'éclat ne frappe plus mes yeux ;  
 Et mes jours fortunés semblent fuir avec elles !

Ne verrai-je plus ces Oiseaux !  
 Dont je contemplois le plumage,  
 Quand, voltigeant sous ces Ormeaux,  
 Ils mêloient leur charmant ramage  
 Au murmure de ces Ruisseaux ?  
 Oiseaux, de ma douleur secrète  
 Confidens sages & discrets,  
 Hé ! que mon Ame vous regrette !  
 Qu'elle est de vos accens touchée & satisfaite !  
 Puissiez vous du Chasseur éviter tous les traits !  
 Puissiez vous constamment, au gré de mes souhaits,

Jouir de la plus douce paix  
 Dans le sein de vôtre retraite!

Mais qui réparera la perte que j'ai faite ?  
 Qui pourra de mes yeux rallumer le flambeau ?  
 Mon Ame étonnée, inquiète,  
 Perdant un spectacle si beau,  
 Croit déjà descendre au Tombeau,  
 Et chancelle à l'aspect de ces Objets funèbres,  
 Qui menacent mes jours du plus affreux revers.  
 Faut-il que d'épaisses ténèbres  
 Me cachent ces Homes célèbres,  
 Dont l'Esprit, les Talens divers  
 Ont éclairé cet Univers ?  
 Racine, Pascal, Fontenelle,  
 Ne lirai-je plus vos Ecrits,  
 De la Raison, du Goût, source vive, immortelle,  
 Dont mon Cœur sentoit tout le prix ?  
 Mes yeux ne pourront plus consulter ces Oracles,  
 Qui de la Nature & de l'Art  
 Ont développé les Miracles.  
 Bien tôt je n'aurai plus de part  
 Aux bienfaits qu'aux Mortels prodigue la  
 Lumière,  
 Déjà ma débile paupière  
 Pour le naturel prend le fard,  
 Et ne distingue qu'au hazard  
 Ce qui s'offre dans sa carrière.  
 A mon bonheur, quel coup fatal !  
 Hélas ! La Mort n'est point un mal,



Si l'Homme ne conserve entière  
 La jouissance de ses sens,  
 Qui des Plaisirs les plus touchans  
 A l'Esprit enchanté fournissent la matière!  
 Mais de ces Plaisirs séduisans,  
 Ma Raison aide à me défendre;  
 Et me fait défier des pièges, des présens  
 Que la Volupté fait nous tendre.  
 Mon Cœur, que le Ciel fit trop sensible & trop  
 tendre  
 Regarde sans frémir les divers accidens,  
 Qui peuvent abrèger ou prolonger mes Ans.  
 Satisfait de savoir ce que je puis comprendre,  
 J'exerce mes foibles talens  
 A pratiquer ce que je dois apprendre.  
 Je ne desire point ces Acords ravissans,  
 Dont Orphée avoit l'art de calmer & suspendre  
 La cruelle fureur des Lions rugissans,  
 Qu'adouciSSoient les sons que son Luth savoit  
 rendre.  
 Heureux, si les divers accens  
 Que ma Voix sait former, articuler, répandre,  
 Pour exprimer ce que je sens,  
 Mon Oreille peut les entendre!  
 Heureux, si des Couleurs les utiles raïons  
 Dans mon Oeil obscurci se peignant sans nuage,  
 Jusqu'au Ners\* se font un passage.  
 Ainsi le plus parfait Ouvrage  
 Apelle \*\* nait sous tes Craïons.

\* Le Ners optique.

\*\* Fameux Peintre de l'Antiquité.

*Ainsi les jets subtils d'une douce Rosée*

*Font éclore de tendres Fleurs,*

*Quand sur la Terre séchée*

*L'Aurore verse ses pleurs.*

*De nos sens la perte funeste*

*Plonge l'Homme dans la langueur :*

*Sans ce secours il ne lui reste*

*Qu'une Nuit couverte d'horreur.*

*Riche source de nos Idées,*

*Par les sens elles sont guidées*

*Jusqu'à l'Ame qui les reçoit :*

*Des Objets elles sont l'image,*

*Et l'Esprit qui les envisage,*

*Par leur canal les aperçoit.*

*L'Ame écoute les sens, mais c'est sans esclavage :*

*Attentive à leur témoignage,*

*Ce qui les meut, elle le voit,*

*Et de leurs divers traits formant un assemblage,*

*Sur notre Cerveau les décrit :*

*Ainsi l'Ame des Sens faisant un libre usage,*

*Peint même l'Esprit à l'Esprit.*

*Mais qui peut exprimer quelle indigne molesse*

*Quels dérèglemens, quelles mœurs,*

*Des Humains malheureux signalent la foiblesse,*

*Lors qu'éprouvant des sens la dangereuse ivresse,*

*L'Ame adopte aussi leurs erreurs ?*

*Ha ! notre Esprit immortel & céleste,*

*Trop noble, pour subir un Esclavage affreux,*

*Que l'aimable Vertu déteste,*

*Indépendant des sens ne périt pas come eux!*

*Ces Organes défectueux,*

*(La Raison nous l'apprend, la Foi même l'ateste)*

*Feront place à des sens plus purs & plus parfaits.*

*Par les Causes nôtre Oeil jugera des éfets.*

*Dans ce Séjour heurieux où le Ciel nous appelle,*

*La Nature sera plus riante & plus belle;*

*Les Etres béniront la Main qui les a faits.*

*De nouveaux Cieux, une Terre nouvelle,*

*Rempliront nos vastes desirs.*

*Rien n'altérera des plaisirs*

*Si dignes de nos Cœurs, come eux purs & durables;*

*Les Véritez succéderont aux Fables,*

*Les Aquilons fougueux feront place aux Zéphirs.*

*Ces Piéges séduisans & ces Biens périssables,*

*Qui deshonorioient nos soupirs,*

*Ne nous paroîtront plus aimables.*

GENEVE

J. B. T.





## EPITRE A DAMON.

**N'** En doute plus , déjà la Victoire est certaine ,  
 D'un Amour insensé , j'ai secoué la chaîne ,  
 Je suis libre , mon Cœur a brisé ses liens ,  
 Et loin de la Beauté veut chercher les vrais Biens .  
 Esclave d'un Tiran , que respectoit ma flamme ,  
 J'en rougis... Cher Ami , tu lisois dans mon Ame ;  
 Epargne moi , Damon , la honte de parler ,  
 Tu connus mes penchans , cherche à les rappeler ,  
 Dans ces Jours fortunés , voisins de nôtre enfance ,  
 Où libre des Erreurs que le Vulgaire encense ,  
 Au présent qui s'enfuit , nous bornons nos desirs ,  
 Et cherchons ce présent dans le sein des plaisirs ;  
 Mes regards inquiets , portés à l'avanture ,  
 Tachotent de pénétrer dans cette Nuit obscure ,  
 Où les Destins , jaloux du bonheur des Humains ,  
 Cachèrent l'avenir : Mes téméraires mains ,  
 Ecartèrent ce Voile : Un Dieu t'a donné l'être  
 M'écris-je à l'instant , aprens à le conoitre :  
 C'est pour te rendre heureux que son Bras  
 tout puissant  
 Tira l'Home autrefois des horreurs du Néant .  
 Consulte la Raison , que son Flambeau te  
 guide :  
 Cette félicité dont ton Cœur est avide ,  
 Ce Dieu dût la placer près de chacun de nous .  
 Cher-

Cherche en ton Cœur des biens si charmans  
& si doux :

Vois , parmi ces Objets, que le Soleil éclaire,  
S'il en est un qui puisse à tes vœux satisfaire,  
Recevoir ton hommage ; obtenir ton encens :  
*Loin de me défier du trouble de mes sens ,  
J'aidois à leur erreur , je n'abusois moi même ;  
Et dans un fol Amour je mis le bien suprême ;  
Sans faire attention que ses neuds enchantés  
Nous cachent , sous l'apas de fausses Voluptés ;  
Les maux les plus cruels, les regrets & les larmes,  
Je ne vis , Cher Damon , je ne vis que ses  
charmes.*

*Bientôt il me falut une Divinité ,  
Amarille enchaina ma foible Liberté :  
Je l'adorai , plongé dans les bras de l'ivresse,  
Mon Cœur n'écouta plus les Loix de la Sageffe ;  
Elle empruntoit la voix de mes plus chers Amis ;  
Arrête... mais en vain ; j'étois sourd à leurs cris,  
Et de la Passion malheureuse Victime ,  
Par un chemin de fleurs je courrois à l'abîme.  
Je me précipitois , mais , oh faveur des Dieux !  
Le funeste Bandeau , qui me couvroit les yeux  
Tomba ; sur mon état , mon Ame est éclairée ;  
Je frémis , je crois voir ma ruine assurée :  
Je combats cependant , par un heureux effort ,  
La Raison rompt mes fers & m'arrache à la mort.  
Aimable Liberté , tu m'ès enfin rendue.  
Fille du Ciel ! hélas je t'avois méconüe.*

Ebloui par l'éclat d'un Objet séducteur ,  
 Je me plû trop long-tems à nourrir mon ardeur.  
 Loin de toi je suivis une vaine chimère.  
 Bientôt désabusé , ma douleur fut amère.  
 Seule tu peux doner le repos & la paix ,  
 Viens , règne dans mon Cœur & n'en ressors ,  
 jamais.  
 Aujourd'hui , Cher Dàmon , l'Esprit libre &  
 tranquile ,  
 Je regarde du Port , come d'un sûr azile ,  
 Du perfide Elément les flots audacieux ,  
 Que les Vents en couroux élèvent jusqu'aux  
 Cieux ,  
 Au Pilote tremblant , triste & fatal présage.  
 Tel souvent un Guerrier dans l'Hiver de son âge ,  
 Assis tranquillement auprès de ses foiers ,  
 De ses anciens Exploits rassemble les Lauriers ,  
 Et des Combats sanglans , qu'a suivi la Victoire ,  
 Trace à son Auditeur la fatigante histoire :  
 Toûjours avec plaisir rapelle les hazards ,  
 Qui suivent les Drapeaux de Bellone & de Mars :  
 Tel aussi délivré des horreurs du Naufrage ,  
 Je vois d'un oeil serein la Tourmente & l'Orage.  
 Que plutôt je descende en la nuit du Tom-  
 beau ,  
 Avant que de l'Amour j'allume le flambeau ,  
 Dis-je alors , repassant les Erreurs de ma vie.  
 Empruntant le secours de la Philosophie ,  
 On me voit quelquefois , armé de mon Compas ,  
 Audacieux Pigmée & marchant pas à pas ,

*Du grand Newton fixer les Calculs & les Cartes,  
Et dans cent Tourbillons me perdre avec Des-  
cartes.*

*Mais, Ami, je m'en fais un simple amusement.  
Quoi, d'un vol téméraire irois-je au Firmament,  
Chercher avec Hugens un Aneau dans Saturne,  
Reconoitre Andromède, Orion, l'Hydre,  
l'Urne,*

*Et de barbares mots, chérissant le fatras,  
Ne parler qu'Azimuth & qu'Almicantaras\* ?  
Non, Sectateur zélé de l'aimable Ignorance,  
Je n'achèterai point à ce prix la Science :*

*Heureux si quelquefois je te plais par mes Chants!  
Heureux si, ranimant mes timides accens,  
Le Dieu de Despréaux, de Voltaire &  
d'Homère,*

*APOLLON, quelquefois, vient d'une aile légère,  
Par un noble délire échauffer mes Esprits,  
Et leur prêter ce feu qui brille en tes Ecrits.*

GENEVE

J. F.

\* Almicantharas, Cercles parallèles à l'Horizon, imaginés dans la Sphère, par les Astronomes. Azimuths, Cercles secondaires aux premiers, passant par leur Zénith, & par leur Nadir.



REPONSE de M. le C. C. aux Vers de Mr.  
M. D. M. inferés Journal d'Août p. 198.

**O**ui, j'ai sur l'avenir de douces espérances ,  
De l' Etre Toutpuissant j'adore la bonté ,  
S'it me livre en ce Monde à de longues souffrances ,  
Peut-être ma Jeunesse avoit pis mérité .  
Il est moins malheureux de païer sur la Terre  
Les peines que l'on doit à sa haute Equité ,  
Que d'être réservé pour une Vie amère  
Dans le nouveau Séjour où l'on sera porté .  
Si les yeux de ma Foi sont couverts de nuages ,  
Que mon Esprit borné ne sauroit dissiper ,  
A la Miséricorde adressant mes hommages ,  
Aux suplices futurs j'espère d'échaper ;  
Ce doit être le but des Ames les plus sages .  
Que puis-je demander au Dieu qui me soutient ?  
C'est à sa Volonté que mon Ame est soumise ,  
Ma fin , ou lente , ou prompte , en ses mains est  
remise ;  
Il conoit mieux que moi le sort qui me convient .  
Voilà , Mon cher Ami , dans ma Philosophie  
Les humbles sentimens , qui dirigent ma vie ;  
Si ton Esprit , plus fort , sait atteindre plus haut  
Pardone à ma Raison d'être encore en défaut .  
Jusques dans le Tombeau que le Destin me creuse  
Ta sincère Amitié mē sera précieuse .





## ESSAI sur cette Question ;

*Quelle est la situation la plus disgracieuse , ou celle d'un Pauvre qui a toujours faim , ou celle d'un Riche qui est toujours dégoûté.*

**O**N demande sur cette Question une Réponse courte & précise : Je crois qu'il seroit difficile de la faire longue sans sortir du sujet ; mais l'on sera bien tôt au bût , si l'on y va sans détours.

La situation d'un Pauvre qui est toujours afamé , & que rien ne peut rassasier , paroît d'abord extrêmement triste : C'est un état de langueur & de souffrance qui se renouvelle sans cesse. Tel on nous peint *Tantale* , dévoré d'une soif brûlante ; l'Eau vient jusqu'à ses lèvres , mais elle fuit & s'échape lorsqu'il veut bien boire & se rafraichir. Il y a , il est vrai , cette différence , le Pauvre peut manger , mais ou les Alimens ne suffisent point à son appetit , & à ses besoins , ou ils manquent de substance , & ne fournissent point à sa nourriture , en un mot le Pauvre est malheureux ou parce que la quantité des Alimens n'est pas proportionnée à son appetit , & à son tempérament , ou parce qu'ils ne sont

pas d'une qualité nourrissante & propre à le soutenir & à le fortifier. Il ressemble, à certains égards, à un Ambitieux qui va de Conquête en Conquête; mais les Vistoires remportées sur les Ennemis, les Pais subjugués, les Empires asservis à sa domination, les Peuples domptés & esclaves, ne peuvent remplir ses desirs, & satisfaire son ambition: Il est déchiré d'une faim dévorante que tous les Alimens ne peuvent apaiser. Le Pauvre, dont il est parlé dans notre Question, a même sur cet Ambitieux un avantage, bien considerable; c'est que du moins il mange avec plaisir, l'abondance qui lui manque tourne au profit de sa santé; la frugalité étant le plus sûr préservatif contre les Maladies & le meilleur de tous les Remèdes. Les Mets les plus communs & les plus grossiers, assaisonnés par l'appétit, seront pour lui un repas délicieux.

Si le Pauvre a ici quelque avantage sur le Conquérant, qui gémit & est acablé quelquefois, sous le poids de ses Conquêtes; il n'a pas moins de supériorité sur le Riche, *qui est toujours dégoûté.* Pauvre au milieu de l'abondance, elle ne sert qu'à lui faire mieux sentir la misère & le malheur de sa condition: Il possède tout, & il ne peut jouir de rien: Il voit une foule de Domestiques attentifs & empressés à satisfaire tous ses

desirs ; mais il n'en forme aucun : Tout l'ennuie & lui déplaît : Ses sens émouffés ne sont excités par aucun Mets : Ses Organes usés , se refusent aux Ragoûts les plus délicieux. Il s'écrie , quelquefois , dans sa douleur ; *Qu'on me cherche une Nourriture plus fine , des Alimens plus tendres , plus délicats , & plus succulens ; Qu'on dépouille , en ma faveur , les Fleuves , la Mer & les Forêts , des poissons les plus recherchés , du Gibier du meilleur goût.* Vaines recherches ! Tout lui semble fade & insipide : Pour lui fournir de nouveaux plaisirs , il lui faudroit doner de nouveaux Sens , & lui former de nouveaux Organes. Le Riche a de magnifiques Maisons , des Meubles superbes , des Campagnes vaste & riantes ; un seul point lui manque , mais ce point seul suffit pour le rendre malheureux & enlaidir tous les autres Biens ; il manque d'appétit , & il est toujours dégoûté.

Tirons quelque chose de moral de cette Question 1°. Les grandes Richesses ne fauroient faire seules nôtre bonheur : 2°. Pour le rendre durable il faut bien se garder de l'alterer par des plaisirs violens & continuels : Il faut ménager l'exercice de ses organes pour ne pas les afoiblir. On trouve souvent la perte de la Volupté , dans l'excès même de la Volupté.



## A U T R E Réponse à la même Question.

**I**ndépendamment de l'aprobation gracieuse que l'Auteur des Questions proposées, a bien voulu donner aux Réponses qui lui ont été faites, je ne puis que louer le dessein qu'il a de réveiller l'émulation du Public, par de nouvelles Questions dont il demande la solution, & sur lesquelles il veut bien lui-même donner son avis, en avertissant des précautions à prendre pour ne pas s'écarter de l'état de la Question. Conséquemment à cela, je souhaiterois avoir assez de pénétration & de loisir, pour répondre à ce qu'il exige. J'essaierai au moins encore cette fois, dans l'idée, que si je me trompe, quelcun me redressera ou fera mieux que moi; ce qui ne sera pas difficile: Voici donc mon avis sur la Question proposée:

Il en est du Riche dégoûté & du Pauvre affamé, come de nombre de Gens qui regardent le sort des autres avec envie, quoique, s'ils eussent goûté de l'un & de l'autre, ils feroient assez embarrassés quel choisir. Pour moi je crois qu'il y a ici beaucoup de pour & de contre, & que suivant le point de vüe ou l'on est, les objets nous paroissent

tout autres. D'un côté, si je me représente un Pauvre & surtout un Pauvre honteux, qui dans un tems auroit eû de quoi se rassasier, mais qui tout d'un coup se voit obligé de luter contre la faim; se sent dépérir peu à peu par la misère, les inquiétudes & un travail excessif; est exposé à mille tentations, sans savoir tirer parti de la Religion, pour y résister come il faut; enfin, si je me représente ce Pauvre réduit, à être pour vivre, dans la servitude, malgré ce point d'honneur qui nous est si cher, & le plus souvent hors d'état de pourvoir à ses besoins, soit par son travail soit par l'assistance d'autrui, je le trouve pour le moins dans une situation aussi disgracieuse que le Riche dégoûté, d'autant plus que celui-ci peut par la diette, l'exercice, & la frugalité, chasser ses dégoûts quand il lui plait, au lieu que l'autre ne peut pas de même & aussi sûrement, chasser sa misère ce qui assurément mérite bien d'être pesé.

D'un autre côté si je suppose, come je suis en droit de le faire, sans rien changer à l'état de la question, si je suppose un Pauvre qui a toujours faim, mais qui est acoutumé à souffrir, qui ne se fait point de peine de travailler, & de recourir à l'assistance d'autrui, qui peu rempli d'humeurs, jouit toujours de la santé, mange avec plaisir tout

ce qu'il trouve , a toute la force & présence d'esprit nécessaire pour se consoler , qui même emprunte de la Religion , savoir , de l'exemple de Jésus-Christ , de la difficulté qu'il y a pour un riche de se sauver , des promesses faites aux pauvres en Esprit , & de la brieveté de la Vie , dequoi se tranquilliser , je le trouve dans une situation moins disgracieuse que le riche dégoûté , considéré précisément comme tel , & ne pensant point à améliorer son sort : En effet celui ci , 1°. A plus de reproches à se faire , ne pouvant envisager ses dégoûts , que comme une suite de sa Gourmandise , de sa Paresse , de son Intempérance : 2°. Celui ci se prive insensiblement de la santé , qui est le plus grand de tous les Biens , & sans lequel tous les autres ne font rien. 3°. Il devient insensible ou indifférent à bien des choses que l'autre goûte avec le plus grand plaisir. Un morceau de pain sec suffit au Pauvre pour faire meilleure chère , que le Riche dans le plus magnifique Festin ; 4°. Un riche dégoûté passe bien souvent de mauvaises nuits , pendant que l'autre dort paisiblement : 5°. Ce même homme ayant le cœur apesanti par les excès du manger , & du boire , est hors d'état de penser , de parler , & d'agir comme un autre à qui les vapeurs du Vin , & de la bonne chère n'auront pas bouché l'en-

tendement, mais laissé toute la sérénité & activité de ses facultés : 6°. Par la même, le Riche dégoûté n'entreprenant rien de louable, ne se fera pas estimer & aimer ; il ne verra rien dans l'avenir de bien gracieux pour lui ; mais l'autre faisant de nécessité vertu, se fait souvent admirer & devient d'autant plus heureux qu'il est l'Architecte de sa propre fortune. Il a toujours lieu d'espérer que dans ce Monde ou dans l'autre son sort changera en bien, du moins il n'a pas sujet de craindre la mort, autant que l'autre, qui bien que dégoûté fera plutôt son bonheur dans cette vie que dans l'autre,

Quoiqu'il en soit, il paroît de ce qui vient d'être dit : 1° Que les biens & les maux sont dispensés avec plus d'égalité qu'on ne le croit comunément ; ce qui le prouve c'est l'embarras de décider la Question proposée, & la manière même dont on l'a fait.

2°. Cela même sert à justifier la Providence de Dieu, qui, ici bas, a mis *le bien à l'opposite du mal*, afin que l'Home ne trouve rien à redire après lui.

3°. Cela doit d'un côté réprimer l'envie & les murmures du Pauvre, d'un autre côté cela doit apprendre au Riche à ne pas regarder ses Richesses come son souverain bien, puis qu'il y trouve souvent la source de son mal, par l'abus qu'il en fait.

4 Tous ensemble en considérant ce qu'il y a de disgracieux dans la situation du Pauvre affamé & du Riche dégoûté, nous devons préférer l'état de médiocrité, faisant le vœu du sage Agur; *Ne me donne ni Pauvreté; ni Richesses, mais nourri moi du Pain de mon ordinaire, de peur qu'étant appauvri je ne dérobe, & ne prenne en vain le nom de mon Dieu; de peur aussi qu'étant enrichi, je ne te renie & ne dise qui est l'Eternel.* Prov. XXX.



### III<sup>me</sup>. REPONSE à la Question proposée le Mois passé.

**J**E ne sai quel Roi de *Perse*, pressé par ses Ennemis, excédé de fatigue, dévoré par la faim, consumé par la soif, fit son Repas d'un morceau de Pain & d'un peu d'Eau bourbeuse. Après ce Festin, il s'écria: *Bons Dieux quelles délices j'ignorois!* Ces délices le Pauvre les trouve à chaque Repas; le Riche les ignore.

La Nature a joint du plaisir aux Alimens qui nous sont nécessaires; la faim du Pauvre augmente ce plaisir, qui est émoussé par le dégoût du Riche. Du reste ils sont égaux, quand la prodigalité du Riche & sa gourmandise



mandise viennent de consumer dans un Repas ce qui fufiroit au Pauvre pour en faire plusieurs, dont il est obligé de se passer.

---

## NOUVELLES QUESTIONS.

1°.

Quelle est la Sageffe la plus pure & la plus durable, ou celle qui est l'ouvrage du Tempéramment, ou celle qui est l'effet de la Raifon ?

2°.

Quel est le Talent qui procure le plus de réputation, ou celui de la Parole, ou celui de la Composition par écrit ?

3°.

D'où vient que de deux perfonnes que nous voions pour la première fois, l'une nous intéreffera ou nous plaira plus que l'autre ?

4°.

Quel est l'Etat où les Sciences & les Arts fleuriffent avec le plus de facilité & de succès, ou le Républiquain ou le Monarchique ?

5°.

Quels feront les Sujets les plus heureux, ou ceux qui feront gouvernés par un Prince qui manque de lumières & de droiture, mais qui a des Ministres sages, ou ceux qui le font par des Ministres corrompus dont le Souverain est sage.



## NOUVELLES LITÉRAIRES.

P A R I S.

**M**R. *Fréron*, dans une de ses Feuilles, avoit chargé Mad. *Des Houlières* d'un Vol Littéraire. Il s'agissoit de son *Idille des Moutons*, qui s'est aussi trouvé à peu près dans les mêmes termes, dans un Recueil de Poésies d'un certain Mr. *Du Coustel*. Sur cette conformité le Journaliste n'a pas hésité à mettre le Plagiat sur le compte de Mad. *Des Houlières*. Mais il s'est fait beaucoup plus de tort à lui même, par ce jugement précipité qu'il n'en a fait à cette illustre Dame. Il paroît une Brochure contre lui sous ce titre, *Lettre Anonime adressée à Mr. Fréron, sur sa XXVI. Feuille, petit Ouvrage où l'on justifie Mad. Des Houlières &c.* \*

On y reproche fort vivement à ce Journaliste son indiscretion à décéler ce prétendu larcin littéraire. Vous l'avez avancé sans de bones preuves, lui dit-on. Tout dépend de la date des *Promenades* de votre *Messire Du Coustel*, qui est inconnue. L'*Idille des Moutons* y est placée près de quelques Pièces si mauvaises,

\* Voirs Journ. Helvétique. Juin p. 136.

vaises, qu'il n'en faudroit pas d'avantage pour prouver qu'elle n'est pas de son crû. On n'est guère tenté de voler, quand on est aussi riche que Mad. *Des Houlières*. Vous disiez fort sagement dans la même Feuille, à l'ocasion de *Rousseau*, à qui l'on reprochoit dans un Ouvrage nouveau, de n'avoir pas su conserver ses Protecteurs, *que quand cela seroit, il vaudroit bien mieux taire ce qui fait tort aux Gens de Lettres, & ne relever que ce qui est à leur avantage.* Par votre propre maxime, il est clair, que quand le Plagiat seroit avéré, vous ne deviez point flétrir les Manes d'une Dame respectable, en divulgant ses vols Littéraires. Que fera ce donc, si l'imputation se trouve fautive & calomnieuse ?

Autre grief contre Mr. *Fréron*, c'est qu'après cette grave accusation, il veut encore faire regarder en général les Poésies de Mad. *Des Houlières* come peu de chose. J'avois toujours pensé, lui dit l'Anonyme, que les Oeuvres de cette Dame lui avoient donné un rang distingué dans la Littérature. Quoi donc, *Monsieur*, ces Idilles sur la solitude, sur la Mort du Duc de Montausier, sur les Fleurs, sur les Oiseaux, sur l'Hiver, sur le Ruiffeau, ces Pièces toutes écrites en Lettres d'or, feront peu de chose ! Vous ne pouvez  
reçu-

refuser à Mad. *Des Houlières* des grâces dans le stile, du tendre, du naïf, un élégant badinage, une diction nette & précise, une versification aisée & coulante, en un mot les tours les plus heureux.

Ici l'Anonime rapelle des Rondeaux, des Balades, & d'autres Poésies de ce genre qui ont été admirées, & que bien des gens ont apprises par cœur. Il n'oublie pas la *Description de la Fontaine de Vauchuse*, qui a toujours passé pour un Chef-d'œuvre.

Outre les Pièces où règne un spirituel badinage on en a d'autres pleines de feu, de noblesse & de force. De ce genre est la belle Ode adressé au Duc de la *Rocheaucault*,

*Quel spectacle offre à ma vie  
L'état où vous paroissez ?*

Tout est grand, tout est noble, tout est majestueux dans cette Ode. Il ne faut pas oublier ces belles Stances morales qui débutent ainsi,

*Que l'Home conoit peu la Mort qu'il appréhende  
Quand il dit qu'elle le surprend.*

Quand on lit en entier ce beau Morceau de Poésie, on ne peut s'empêcher d'en admirer la force & l'énergie. On y trouve beaucoup de Philosophie, mais d'une Phi-  
losophie

lofophie dégagée de tout Pédantifme. La Méditation de cette Pièce, à qui y aporeroit une attention férieufe, vaudroit un Cours de Morale. Après cela, s'écrie l'Anonimè, coment digerer vôte blasphème contre les Ouvrages de Mad. *Des Houlièros* que vous traités cavalièrement de *Bagatelles* dans vôte Feuille périodique ?

S'il y a là un peu d'enthoufiafme, il est au moins bien placé. Une feinte de Don Quichotifme pour défendre la réputation de cette Dame, ne peut que faire honeur au courtois, Chevalier qui s'en est chargé.

## G E N E V E.

**E**N travaillant à la réparation de nôtre Catédrale, on vient de découvrir une Infcription Romaine, dont il est bon de faire part aux Antiquaires. Elle s'est trouvée dans un Caveau qui avoit fervi à la fépulture de quelques Perfones diftinguées, mais fous le Christianifme. Une Pierre employée à la Construction de ce Caveau, porte l'Infcription fuivante, un peu mutilée ;

M E R C U R I  
A V G.  
M. A T T I U S B I R R  
V. S.

E. S. S.

V

Mer-

*Mercurio Augusto Marcus Attius Birrus  
Votum Solvit.*

Un Romain nommé *Marcus Attius*, & qui portoit le furnom de *Birrus*, marque, par ce Monument, qu'il s'est aqité d'un vœu fait au Dieu *Mercur*.

Nous conoissions déjà un autre *Attius* qui avoit eû autrefois un emploi dans nôtre Ville. C'est, *Sextus Attius Sextumvir*, à qui sa Femme fit ériger un Monument après sa mort, que l'on voit encore enchassé dans les Murs de nôtre Colège\*. Cette Famille étoit fort distinguée à *Rome*. La Mère même d'*Auguste* s'apelloit *Attia*.

*Mercur* est apellé *Auguste* dans cette Inscription. Voici ce que nos Antiquaires m'ont dit la dessus. Ce titre est souvent doné aux Dieux du Paganisme. Nous en trouvons des exemples dans nôtre Ville. On y voit une Pierre dédiée au Dieu *Mars Auguste*.

M A R T I A V G.  
S A C R V M  
S E N N I U S S A B I N U S \*\*

Voila coment elle est rapportée par *Spon*. Mais on croit qu'il s'est trompé dans le nom de celui qui dédie cette Pierre. Il l'apelle *SENNIUS*. Mais il faloit séparer la première

\* *Spon*, Hist. de Genève T. II. p. 316. Edit. in 4to.

\*\* Pag. 302.

Lettre, qui à l'aide d'un point auroit donné le vrai nom de ce Romain, qui s'appelloit *Sextus Ennius*.

Voici la Remarque de cet Antiquaire qui fait directement à notre sujet. *Le titre d'Auguste*, dit-il, *est souvent ajouté aux Noms des Déités, depuis le siècle d'Auguste; car les Païens, par une superstition ridicule, croïoient d'honorer leurs Dieux, en leur donant quelquefois des noms de quelques Hommes illustres.* Mais n'est-il pas plus naturel de penser qu'ils vouloient honorer leurs Empereurs en leur donant le titre d'*Auguste*, qui convenoit proprement aux Dieux, & que la flatterie appliquoit aux Homes. Voici une Remarque que je tiens d'un habile Antiquaire, & qui fera ici dans sa place.

„ Les Romains apelloient *Auguste* tout ce  
 „ qui étoit consacré à leurs Dieux.

„ *Sancta vocant Augusta Patris, Augusta*  
 „ *vocantur Templa. Ovid. Fast. Lib. I.*

„ Le Sénat, en décernant ce nom à *Octa-*  
 „ *vius César*, voulut lui témoigner par là,  
 „ qu'il le regardoit come une Personne sacrée.  
 „ Telle est l'origine & la vraie signification  
 „ du nom d'*Auguste*; origine raportée par  
 „ *Dion & Suétone*, confirmée & démontrée  
 „ même sur les Médailles Grèques, par le  
 „ mot SEBASTOS, dont les Grecs se

„ font servis , pour rendre en leur Langue  
 „ l'*Augustus* des Latins. Dans la fuite les  
 „ Empereurs comuniquèrent ce nom à leurs  
 „ Mères , à leurs Femmes , à leurs Filles ,  
 „ par la même raison qu'on le leur avoit  
 „ doné à eux-mêmes , pour les rendre plus  
 „ respectables. Voilà coment ce beau titre  
 „ tomba enfin en quenouille.

Genève le 1. Octobre 1752.

### LAUSANE.

**M**R. *DeChéseaux* aiant laissé plusieurs Mémoires d'Astronomie & de Phisique dont le plus grand nombre a été lû , avec aprobation , soit dans les Assemblées particulières de l'Académie des Sciences de *Paris*, soit par quelques uns de ses Illustres Membres , ses Parens se proposent de les réunir en un seul Corps , & de les rendre publics.

Entre ces Mémoires , il y en a un qui par la nouveauté des Découvertes qu'il renferme & la singularité de la Méthode dont l'Auteur s'est servi , nous a parû mériter qu'on en fit ici mention.

Ce Mémoire est divisé en trois Dissertations. La Ire. contient l'exposition de la Découverte d'un Cycle Luni-Solaire parfait ; & l'usage qu'en fait l'Auteur pour déterminer d'une manière aussi précise que par les Observations les plus exactes , les Cinq Elé-



mens de la Théorie du Soleil ; en prenant pour Epoque, l'Année où *Daniel* eut sa Vision rapportée dans le Ch. VIII. de ses Prophéties : Année qui se trouve être remarquable par une Circonstance astronomique si rare, que l'Auteur fait voir par un Calcul simple, qu'elle ne peut arriver qu'une fois dans 280800. ans.

La 2de. est destinée à déterminer le reste des Elémens de la Théorie du Soleil, & ceux de la Théorie de la Lune.

Enfin la 3me déterminera par des nombres tirés des Livres sacrés, la figure de la Terre, & la position de la Ville de *Jerusalem*. Position, qui jusques ici n'a été prise sur aucune Observation bien exacte ; & qui lui a servi à trouver la grandeur véritable de la Lune, la plus grande inclinaison de son Orbite à l'Ecliptique, & celle de ce Cercle à l'Equateur, de même que la grandeur véritable du Diamètre & de l'Axe de la Terre.

Le seul Titre de cet Ouvrage qui annonce des Remarques Historiques, Chronologiques & Astronomiques sur quelques endroits du Livre du Prophète *Daniel*, & la singularité de cette Méthode, pourroit doner lieu au Lecteur de soupçonner l'Auteur de quelque illusion, s'il n'étoit informé que l'Examen fait par Mr. *Bouguer* de la 1re. Dissertation, & par Mrs. *De Mairan*, *Cassini* & *le Monier*,

de la même & de la suivante, témoigne de la réalité de ces Découvertes, de même que l'approbation donnée par l'Académie à la 3<sup>me</sup>.

Le Lecteur, aprenant ici de plus, que la détermination de la position de *Jérusalem*, qui sert de base à toutes les autres, place cette Ville au  $31^{\circ} 45' 53''$  de la Latitude, & au  $52^{\circ} 56' 28''$  de Longitude, par rapport au *Cap Verd*, où, ou suposant que le 1. Méridien passe par ce Cap, pourra juger par lui même de la réalité & de l'exactitude de la Théorie de l'Auteur, en comparant cette détermination avec celle qui résultera des Observations de ces Mrs. qui sont allés l'Année dernière par ordre de LOUIS XV. au Levant, pour s'assurer entr'autres articles de la position de cette Ville.

On doit observer, au reste, que c'est dans la 2<sup>de</sup> Dissertation & non dans la 3<sup>me</sup> que l'on détermine la position de *Jérusalem*.

### B E R L I N.

UNE Dispute Littéraire, qui s'étoit élevée entre Mr. *De Maupertuis*, Président de l'Académie Royale des Sciences de Prusse, & Mr. *Konig*, ci devant Professeur dans une Université de Frise, & actuellement à la Haie, a été si éclatante, qu'elle a non seulement occupé notre Académie; mais que le Roi lui même a interposé sa

haute intervention , pour amener la vérité au jour. Voici le sujet de cette Dispute.

M. de *Maupertuis* aiant démontré par des Argumens convainquans, que non seulement dans l'état d'équilibre des Corps ; mais aussi dans les mouvemens , par des Forces quelconques , il y avoit toujours la moindre quantité d'Action possible, en sorte qu'on a lieu de regarder ce Principe de la moindre Action , come renfermant la Loi la plus générale de la Nature. La République des Lettres est certainement redevable de cette importante Découverte, dans les Mathématiques à l'Illustre Président de l'Académie Roïale de *Berlin* : Mais Mr. le Professeur *König*, pour en ôter la gloire à son Auteur , ne s'est pas contenté de combattre ce Principe , & de ne point l'admettre en certains cas ; voïant qu'il ne pouvoit ébranler le fond même de la Doctrine, il s'est éforcé de ravir à Mr. de *Maupertuis* l'honneur de l'invention , pour la doner à M. de *Leibnitz*.

Dans cette vue il a publié\* un Fragment d'une certaine Lettre, qu'il prétend avoir été écrite autrefois par M. de *Leibnitz* à M. *Herman*, Professeur à *Bâle*, qui manifesteroit, que ce Philosophe avoit eu une connoissance parfaite du Principe sublime de

\* Acta Erudit. de Leipzig , Mars 1761.

la moindre Action , & qu'il s'en étoit même fervi pour déterminer les Lignes courbes , que parcourent les Corps attirés par un ou par plusieurs Centres.

Ce Fragment d'une Lettre , qui n'avoit jamais été rendue publique , parût d'autant plus suspect , que M. de Leibnitz n'avoit jamais fait la moindre ouverture de ce Principe à aucun des Savans , avec qui il avoit une Correspondance Littéraire. Son Commerce Epistolaire avec le célèbre M. Jean Bernoulli , qui renferment plusieurs discussions sur la Dynamique , les Forces vives , & la véritable estimation de l'Action , auroit été le lieu de parler de cet admirable Principe ; mais il ne s'y trouve pas le moindre indice , qui puisse faire juger qu'il y eût seulement pensé.

Bien qu'il n'existe dans tous les Ecrits de M. de Leibnitz aucune trace de ce Principe , on auroit pû croire , que M. de Maupertuis l'avoit tiré de cette prétendue Lettre , que le Hazard lui auroit procuré ; & l'aïant proposé come sien , il étoit naturel qu'il se mit à couvert de toute acufation de Plagiat , en aprofondissant ce mystere.

Pour cet éfet M. de Maupertuis écrit à M. Konig le 28. Mai 1751. & le requit amicalement de lui indiquer l'original de cette Lettre , & d'en constater l'authenticité.

La Réponse de M. *Konig*, donnée le 26. Juin, portoit que la Lettre de Mr. de *Leibnitz*, dont il s'agissoit, lui avoit été communiquée par le Capitaine *Hentzi*, l'un des Chef de la Sédition excitée à *Berne*; il y a quelques Années; & que come cet Infortuné étoit fort ataché à l'Étude, il avoit rassemblé plusieurs Lettres anecdotes de *Leibnitz*, avec d'autres, qu'il auroit publiées, si sa destinée ne l'en avoit empêché. M. *Konig* envoioit en même tems, à Mr. de *Maupertuis*, une Copie de la Lettre entière, dont il avoit cité un Fragment. Cette Lettre est du 16. Octobre 1707. & les termes cités s'y trouvent à la fin, mais avec quelque différence d'expression, corrigée pour éviter une contradiction manifeste. Différence, qui rend le Fragment d'autant plus suspect; car quand la Lettre entière ne pourroit être rejetée, il y auroit lieu de présumer, que des phrases & des périodes entières y auroient été ajoutées, & qu'il a falu les corriger, parce qu'on ne les avoit pas d'abord rendues assés assortissantes au Texte.

Cette Réponses de M. *Konig* ne satisfaisant pas M. de *Maupertuis*, il pria M. le Marquis de *Paulmy*, Ambassadeur de S. M. T. C. en *Suisse*, d'interposer son crédit, pour faire faire à *Berne* des recherches exactes, à ce sujet. On fit une revue attentive de tous

les Papiers du Capitaine *Hentzi* ; mais on n'y trouva, ni Lettres de *M. de Leibnitz*, ni aucun indice qu'il en eût jamais eu en son pouvoir.

Le 7. Octobre dernier, *M. de Maupe-tuis* fit raport à l'Académie, Roiale, de ce qui s'étoit passé. Elle trouva à propos de faire écrire de nouveau, par *M. Formey*, à *M. König*, pour le requérir encore de confirmer l'autenticité du Fragment, & de produire l'Original dans l'espace d'un Mois. Pour constater, que cette Lettre lui avoit bien été bien remise, on l'adressa à *M. de Hellen*, Chargé des Affaires de S. M. auprès des Etats Généraux, qui la lui fit rendre suivant sa Déclaration, le 19. Octobre.

L'Académie se trouvant sans Réponse le 11. Décembre, fit faire une nouvelle sommation à *Mr. König* ; & elle eût certitude qu'il l'avoit reçüe, avec une Lettre de *M. le Président* du 6. Janvier 1752.

Pendant ce tems là, le Roi, Protecteur de l'Académie, avoit requis Lui-même, l'Etat de *Berne*, de faire chercher cette Lettre de *M. de Leibnitz*, avec tout le soin possible, parmi les Papiers qui avoient appartenu au Capitaine *Hentzi*. Cette recherche aiant été faite exactement, la Réponse au Roi fût qu'on n'avoit absolument rien trouvé.

Avant que la seconde Lettre de l'Académie

parvint à M. König, M. de Maupertuis en reçut une de sa part, datée du 10. Décembre. Elle étoit remplie de politesses ; mais ce Professeur éludoit toujours la demande de produire l'Original de la Lettre dont il s'agissoit, ou d'indiquer le Lieu où il existoit. Il se plaignoit de l'injustice qu'on lui faisoit, en attendant à la liberté dont les Savans ont coutume de jouir ; come s'il y avoit quelque chose d'injuste à exiger d'un Savant, qu'il fournisse les preuves d'une Lettre qu'il rend publique.

M. de Maupertuis communiqua cette Lettre à l'Académie, avec la Réponse qu'il y faisoit : Elle portoit, que l'Académie étoit pleinement en droit, dans de semblables Questions, de s'assurer de l'authenticité d'Ecrits, qui servoient à décider à qui appartenoit quelque Découverte ; qu'on ne lui faisoit aucun tort, en exigeant qu'il produisît cet Original &c. Il lui donoit avis des deux recherches que l'on avoit faites inutilement à *Berne*, à ce sujet.

Mr. König répondit enfin à ces Lettres, le 15. Février de cette Année. Il continue de se plaindre amèrement, dans cette Réponse, de ce qu'on viole à son égard le droit établi entre les Gens de Lettres, en interposant l'Autorité de l'Académie dans une Controverse Littéraire, & il élude toujours de répondre à la seule chose qu'on lui deman-

doit, qui étoit de confirmer l'autorité du Fragment qu'il avoit cité, en produisant la Lettre Originale. A la fin cependant il dit qu'il avoit écrit à un Ami, pour le prier de chercher cet Original, & qu'il en atendoit encore la Réponse,

Le Magistrat de *Bâle*, en étant requis par le Roi, fit aussi examiner, avec la dernière attention, tous les Ecrits délaissés par feu Mr. *Herman*, & conservés par ses Héritiers. M. *Jean Bernoulli*, Professeur de Mathématiques, qui avoit été chargé de cette recherche, ne trouva que trois Lettres de M. *de Leibnitz*, dans lesquelles il n'est fait aucune mention du Principe de la moindre Action.

Enfin Mr. *Konig*, dans une Lettre du 12. Mars, écrivit qu'il avoit cherché en vain à *Bâle*, par le moien d'un Ami, la Lettre de M. *de Leibnitz*, parmi les Papiers de feu M. *Herman*, & il envoya la Réponse qu'il avoit reçue à ce sujet. Il ajoutoit que l'attente de cette Réponse avoit été cause qu'il n'avoit touché que légèrement cet Article; mais qu'ayant doné des preuves suffisantes de sa diligence dans la recherche de cet Original, il croioit avoir satisfait, autant qu'on pouvoit l'exiger, au desir de l'Académie.

Tel est l'état de la Controverse entre M. *de Maupertuis* & M. *Konig*. M. *Euler*, l'un des Directeurs de l'Académie, en fit son



rapport, dans une Assemblée du 13. Avril 1752, après que M. *Formey*, Secrétaire perpétuel, eût mis sur le Bureau toutes les Pièces concernant cette Affaire, & qu'il eût donné une récapitulation de ce qui s'étoit passé. Dans le Rapport, M. le Directeur alléguâ toutes les preuves de raisonnement & de fait, qui démontrèrent que le Passage allégué par M. *König*, ne pouvoit être regardé, que come suspect par lui même, & manifestement faux par les circonstances.

M. *de Maupertuis*, qui ne se trouva pas à l'Assemblée, avoit manifesté, qu'il ne desiroit aucune réparation de M. *König*, mais simplement que l'Académie prononça son jugement sur l'authenticité de cette prétendue Lettre. C'est ce qu'elle fit, dans cette même Assemblée du 13. Avril. Après avoir mûrement examiné cette Affaire, M. *de Keith*, Curateur, recueillit les Voix de tous les Membres de l'Académie présens, en demandant à chaque Académicien son sentiment. Le résultat unanime de la Délibération fût :

*Que le Passage produit par Mr. König, dans le Mémoire qu'il a inséré dans les Acta Eruditorum de Leipsig, come faisant partie d'une Lettre de M. de Leibnitz, écrite en François à M. Herman, porte des caractères évidens de fausseté, & ne peut avoir par conséquent aucune ombre d'autorité, pour por-*

ter atteinte aux légitimes prétentions qu'ont les Membres de l'Académie, intéressés dans cette Affaire, de revendiquer les Principes qu'ils ont proposés, come étant dûs à leur méditation & à leurs recherches, aussi bien que toutes les conséquences qu'ils en ont tirées, tant dans les Mémoires que l'Académie a adoptés, que dans les autres Ouvrages qu'ils ont publiés: Et qu'ainsi les Conclusions que M. Euler a tirées, à la fin de son Rapport, doivent être censées justes & valables dans toute la force des termes où elles sont exprimées. L'Académie, en considération de la Lettre de M. le Président de Maupertuis, lue au comencement de la Séance, n'a pas voulu pousser la chose plus loin, & étendre sa Délibération, jusqu'au procédé de M. König, dans cette occasion, & à la manière dont elle seroit autorisée à agir relativement à ce ce procédé.

Ce Jugement de l'Académie Roiale de Berlin, qui a été imprimé avec l'Exposé dont nous avons donné l'Extrait, est signé par Mrs. Keith, Redern, Eller, Heinius, Euler, & par Mr. Formey, Secrétaire perpétuel.

#### B E S A N Ç O N .

L'Année 1752. formera une Epoque remarquable, pour la Ville de Besançon, par l'érection qui y a été faite d'une Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts. Les Lettres Patentes du R O I, pour ce nouvel Etablisse-

ment, datées du Mois de Juin dernier, furent enrégistrées au Parlement de *Franche-Comté*, par Arrêt du 27. Juillet suivant.

Le jour de l'Ouverture de l'Académie avoit été fixé au 10. d'Août, & ceux que le Roi a nommé pour former cette Assemblée, atendoient ce jour avec impatience. Les Académiciens absens s'étoient rendus la veille à *Besançon*, pour y assister. Les Nouvelles que l'on reçût dans ce moment des progrès de la Maladie de Monseigneur le DAUPHIN, ne laissèrent pas la liberté de penser à d'autres objets, & l'on ne fut plus occupé qu'à demander au Ciel le prompt rétablissement d'une santé si précieuse.

Son heureuse Convalescence aiant rétabli le calme dans les Esprits, on fixa au 24. Veille de *St. Louis*; l'ouverture de l'Académie.

Ce Jour, les Académiciens se rendirent dans l'Eglise des *Carmes*, où la Messe fût chantée en Musique, avec l'*Exaudiat* pour le Roi, & le Panégyrique de *St. Louis*, prononcé par M. l'Abé *Belon*, Professeur de Théologie en l'Université de *Besançon*, & l'un des Académiciens.

On s'assembla l'après midi, dans la Sale destinée aux Séances de l'Académie; & l'ouverture se fit avec un grand concours de Monde.

M. de *Courbousson*, Conseiller au Parlement, nommé par les Lettres Patentes Secrétaire

perpétuel de l'Académie, ouvrit la Séance par un Discours, dans lequel il fit d'abord éclater les transports de la joie publique sur la Convalescence de Mgr. le *Dauphin*. Il fût ensuite l'Interprète des sentimens de reconnaissance de la Province & de Mrs. les Académiciens, pour M. le Duc DE TALLARD, Fondateur & Protecteur de cette Académie.

Il fit après ce Discours la lecture des Lettres Patentes & des Statuts.

Cette Lecture faite, on procéda à l'Election du Président & du Vice-Président. Le sort tomba pour la Présidence, sur M. *De Châtillon*, Président à Mortier, & pour la Vice-Présidence sur M. *Chifflet*, Conseiller au Parlement.

Le Président, aiant pris sa place proposa d'arrêter par un Statut, que chaque Académicien, à sa réception, feroit l'Eloge de M. le Duc *de Tallard*; ce qui fut unanimément agréé.

L'heureux Evénement de la Convalescence de Mgr. le Dauphin, avoit multiplié le nombre des Ouvrages, qui devoient être lus dans cette Assemblée. Ceux mêmes que l'importance de leurs fonctions sembloit distraire des Productions Literaires, s'empressèrent de donner, dans cette Circonstance intéressante, des marques de leur zèle.

M. le Premier Président lût une Ode sur la Convalescence de Mgr. le Dauphin. M. l'Intendant fit un Discours, qui marquoit sa

joie sur cet Evénement, & lût ensuite une *Dissertation sur la Médée de Sénèque & sur celle de Corneille*. M. le Marquis de *Rostaing*, Commandant, de l'Ecole d'Artillerie, après avoir exprimé les mêmes sentimens sur le rétablissement de la fanté de Monseign. le Dauphin, annonça un *Système*, relatif à l'Artillerie, *sur les effets de l'Electricité*, dont il se propose d'aquerir la démonstration, par les expériences auxquelles il travaille actuellement.

Enfin M. l'Abé *Talbert*, Chanoine de la Métropole, termina la Séance par un Discours sur l'utilité des Académies & Sociétés Littéraires.



LETTRE de M. L. M. D. à M. de C.....  
sur l'Erection de l'Académie des Sciences de  
BESANÇON.

IL m'étoit d'abord venu en pensée, MONSIEUR, de répondre à l'envoi, que vous avez eu la bonté de me faire de vos Lettres Patentes, Statuts, Rèlemens, Liste des Académiciens, Relation de ce qui s'est passé à l'ouverture de vos Séances, par un Remerciment en Vers. Le sujet en méritoit bien la peine; mais l'entreprise étoit un peu forte pour moi, qui n'ai point encore sommeillé dans le sacré Vallon.

*Nec fonte labra prolui Caballino, &c.*

*Ut sic repente Poëta prodirem;*

Ce n'est pas que je n'eusse déjà quelquefois assemblé des Rimes; mais je me conforme à cet égard à l'exemple des *Spartiates*, qui étoufoient leurs Enfans d'abord après leur naissance, pour peu qu'ils fussent difformes ou mal bâtis.

C'est donc en Prose, *Monsieur*, que je vous dirai, que j'ai vû, avec une joie sensible & dans les sentimens de la plus parfaite vénération, la Liste des Supots de vôtre Académie.

J'y ai trouvé d'abord en tête, un Maréchal Duc DE TALLARD, Gouverneur de la *Franche-Comté*, avec le titre de Fondateur & Protecteur de l'Académie. Il n'étoit pas possible de mieux débiter. On soupçonne, à présent, quelles sont vos vûes: Avec un Nom immortel pour Protecteur, il est aisé de voir qu'elles se dirigent toutes vers l'Immortalité.

Quelles idées de grandeur n'emporte pas avec lui un tel Nom! Et quelles celles de la reconnoissance, si l'on se rapelle que le Fils d'un Héros, qui fut en son tems l'Ange Tutelaire de la *France*, & qui est un Héros lui même, semble avoir hérité de lui, de cet amour tendre pour les Comtois, qui par un bien juste retour, les en firent toujours considérer l'un & l'autre come les Pères de la

Patrie. Eloge seul, qui étant aussi bien mérité, qu'il l'est, renferme à mon avis éminemment tous les autres.

Je trouve ensuite le Nom d'un grand Prélat (1) aussi recommandable par ses Vertus, que par son Illustre Naissance, & dont le Clergé si bien conduit, si réglé dans sa Doctrine & dans ses Mœurs, publie hautement la gloire.

Et si le Cœur avoit des paroles, qui pussent égaler ses sentimens, que ne dirois-je point ici de M. le Duc DE RANDAN, Comandant & Lieutenant Général de la Province, l'amour & les délices de la Nation, que vous comptés au nombre de vos Académiciens ! Les grandes passions restent dans l'Ame, & y gardent le silence. Fasse le Ciel, que come il est le troisiéme de la très Illustre Maison de DURAS, de qui nous recevons les Loix, que ce grand Nom se perpétue dans le Comandement de la Province !

Après ceux là vient en son rang un grand & premier Magistrat (2) qu'il semble que le Ciel nous ait donné pour protéger & développer les Talens, & qui les réunissant tous lui même en un degré éminent, est venu réellement pour faire voir de quoi étoit capable une Nation déjà célèbre par les grands Homes qu'elle a produit, & qu'elle enferme encore dans son sein.

1 M. De Grammont, Archevêque de Besançon.

2 M. De Quinsonas, Premier Président du Parlement.

Vous vous honorés aussi, avec grande raison, du Nom d'un Illustre Intendant (3) de qui l'on ne sauroit dire autant de bien que l'on voudroit, & qui répond à l'attente d'un Public, dont il est également respecté & chéri, d'un Home enfin, que l'on diroit qui a sacrifié aux Graces, pour se les rendre toutes également favorables, & s'ouvrir, come il a fait, par un vrai mérite en tous les genres, la route des Cœurs.

Mais, quelle joie dans l'Empire Litteraire, de trouver écrits dans les Fastes les Noms des *Bauffremont, du Châtelet, de Grammont, Montbarrey, Du Ménil, de Calviers, de Rostaing, Cossini* & de ces Illustres Guerriers, en qui l'on ne sauroit trop admirer le zèle généreux qu'ils témoignent de ceindre aujourd'hui leur front des Lauriers du *Pinde*, après s'être couronnés déjà mille fois dans les Plainnes de Mars.

Et si les loüanges sincères sont la récompense de la Vertu, quelles n'en méritent pas cet autre Prélat, qui fait tant d'honneur à sa Patrie (4) & ces grands Magistrats, ou que le choix du Prince dans les uns (5) ou le sort dans les autres (6), en prévenant nos

3 M. De Beaumont Intendant du Comté de Bourgogne.

4 M. Tinséan, Evêque de Nevers.

5 M. le Baron de Courbouzon, Conseiller au Parlement, Secrétaire perpétuel.

6 Mrs. De Chatillon, Président à Mortier au Parlement, & Chifflet, Conseiller au même Parlement, Président & Vice Président de l'Académie, élus, par le sort, conformément aux Statuts.



Vœux, ont donés à l'Académie, pour y remplir les premières Places, & y exercer les fonctions les plus importantes, & généralement tout ces Homes choisis dans les premiers Ordres de la Province, si conus & si distingués par leur mérite & leur Vertus.

Déjà, *Monsieur*, je vois que par leur exemple, le goût des Sciences & des Arts a pris la place des vains & ruineux Amusemens: Déjà les Esprits s'enflament d'une vive ardeur, & nôtre belle Jeunesse se dispose à mériter ces Prix de l'Eloquence & du Savoir fondés par l'Auguste Protecteur de l'Académie. Tout va changer de face, & d'excellens Esprits, auxquels il ne manquoit que l'occasion de se signaler vont faire usage de leurs Talens. Rien n'égale le zèle dont les Cœurs sont épris.

On lit, dans les Oeuvres d'un fameux Rhéteur de *Sirie*, que dans une Ville de la *Grèce*, les Tragédies des plus célèbres Poètes de l'Antiquité, récitées en public, produisirent à peu près le même éfet, & qu'on en fut si entousiasmé, que chacun récitoit, à l'envi, les plus beaux endroits & les plus beaux Vers de ces Poètes, & de si grande passion, que l'on crût que le Langage des Dieux alloit se tourner en habitude.

Tel est le beau feu qui nous anime, avec cette différence seulement, qu'ayant une cause raisonnable, il sera toujours bien conduit & pourra durer par ses éfets autant que les Siècles.

Heureux les Auteurs de ces changemens merveilleux, qui, en leur aquérant une gloire immortelle, nous ont procurés de si solides avantages !

La culture des Esprits fût toujours l'objet de la principale atention des Législateurs, dans les Etats les mieux policés; elle est réellement le principe de toute espèce de Biens, & la source d'où ils découlent abondamment. Zèle pour la Religion, Fidélité envers le Souverain, Respect pour les Loix, Discipline Militaire, Subordination dans tous les Ordres, Valeur véritable, qui fait s'arrêter sur les confins de la témérité, Arts florissans; on n'imagine rien enfin qui ne soit un écoulement nécessaire de l'atention qu'aportent à cultiver les Talens, ceux qui gouvernent.

Et quand nous n'aurions pas pour garant de cette Vérité l'assurance que nous en donne le plus grand des Rois, né pour le bonheur du Monde, dans les Lettres Patentes de votre Etablissement, je pourois vous citer l'exemple assez récent de cet Empereur du Nord, qui ayant porté ses soins à cultiver les Talens & à favoriser le progrès des Sciences & des Arts, dans ses Etats, a aussi bien mérité, par cet endroit là seul, le Nom de *Grand*, que les autres Rois de la Terre, par leurs Victoires & leurs Conquêtes.

Je Vous ferai parvenir, en son tems, qui sera celui que vous avés déterminé vous

même, mes *Essais sur les Matières Dénéficiales*, à l'usage du Comté de Bourgogne; & pour la Dédicace de l'Ouvrage, je ne manquerai pas de me conformer à vos intentions. Je n'ai pas été peu flaté, come vous vous l'imaginez bien, de l'aprobation & des aplaudissemens qu'ont bien voulu doner à mon travail, à la vüe d'une Esquisse seulement qui leur en a été montrée, M. le Premier Président, M. l'Intendant, & vous même, *Monsieur*; il ne me reste qu'à tacher de les mériter. Je suis &c.

~~\*\*\*~~

*EXPLICATION du Logogriphe du Journal  
d'Août 1752.*

**U**N BAISER est bien doux dans les plaisirs d'amour;  
Lui seul peut animer au tendre badinage.

Après la Flamme dans un Four,  
La BRAISE seule y reste en fort triste équipage.

Entre les bras de mon Iris,  
Sans dégoûts & sans ennuis,  
Je me sens fort à mon AISE;  
Les RIS les Jeux & les Amours  
Président seuls à nos discours,  
Et les rendent, ne vous déplaise,

Moins ennuyans que ceux qu'on entend tous les jours.

Du Mi voulant passer à la Nette plus basse,

Je ne puis le faire sans RE.

C'est tout difait un Sot de la première Classe;

De ce mot là j'ai tout tiré;

Mais il ne savait pas, que c'est l'AIR qu'on respire;

Qu'un Menuisier peut faire un Ais;

Que la BISE sur nous fait sentir son empire;

Que la Lune & la Roüe ont chacune des RAIS.

Que l'on nomme enfin un Roi SIRE;

Qu'on vit BIAS moraliser;

Que dans la BAIE on se retire,

Et que la Femme fait JASER.



T A B L E.

<i>E</i> xplication d' Ephes. VI. 2.	227
Dissertation en forme de Dialogue sur l'existence de Dieu.	242
Réflexions sur les Coteries ou Sociétés parti- culières.	265
Lettre philosophique, sur l' Election d'un Prof. en Mathémat.	270
Élégie sur le déclin de ma Vie.	282
Épître à Damon.	288
Essai sur la Question proposée dans le précé- dent Journ. p. 196.	293
Autres Reponses à la même Question.	296
Nouvelles Questions.	301
Nouvelles Littéraires. Paris.	302
----- Genève.	305
----- Lausanne.	308
----- Berlin.	310
----- Besançon.	318
Lettre sur l' Erektion d'une nouvelle Acadé- mie à Besançon.	321
Explication en Vers du Logogriphe du Mois dernier.	327

ERRATA du Mois d'A O U T.

P. 187. L. 18. Le Langage d'un Savant,  
qui n'est pas Savant, *lisés*, qui n'est que  
savant.